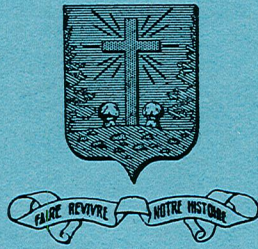


Documents Historiques

— No 10 —

ST-IGNACE II
ET
WELLAND



Société Historique du Nouvel-Ontario

Collège du Sacré-Coeur, Sudbury

— 1946 —

On peut se procurer les publications
de notre Société Historique
à l'adresse suivante:

La Société Historique du Nouvel-Ontario,
Le Secrétariat,
Collège du Sacré-Coeur,
Sudbury, Ont.

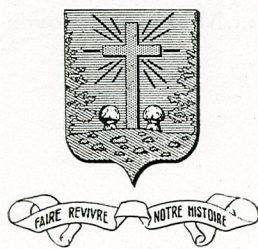
Documents Historiques

— No 10 —

ST-IGNACE II

ET

WELLAND



Société Historique du Nouvel-Ontario

Collège du Sacré-Coeur, Sudbury

— 1946 —

*Comité directeur
pour 1946*

Président honoraire Mgr Stéphane Côté, P.D.
2e président honoraire M. le sénateur Raoul Hurtubise, M.D.
Chef du bureau de direc-
tion R. P. Lorenzo Cadieux, S.J.
Président d'office M. le Juge J. A. S. Plouffe
Vice-président .. M. Adélar Lafrance
Secrétaire R. P. Jean d'Aragon, S.J.
Trésorier M. Georges Tittley
Conseillers R. P. Wilfrid Nadeau, S.J.
R. P. Henri Gauthier, S.J.
M. J.-A. Lapalme
M. le Dr Rodolphe Tanguay
Me Léo Landreville
M. Joseph Samson
M. Rémi Millette
Trésorier-adjoint M. Ernest Marcotte
Vérificateur M. Gaston Boyer

Présentation

La Société Historique du Nouvel-Ontario entre dans sa cinquième année. Ses rapides progrès indiquent sa volonté de vivre. Elle compte présentement 230 membres dont la générosité autant que la fidélité à suivre nos réunions manifestent clairement l'intérêt qu'ils portent à la petite comme à la grande histoire.

En outre, notre Société Historique continue à éditer. Ce dixième document contient deux monographies, une série de généalogies et la liste de tous les membres actifs.

Dans le premier travail, M. Sherwood Fox, président de l'Université Western de London, Ontario, rappelle les recherches effectuées **en vue de situer la seconde mission St-Ignace** ou St-Ignace II, endroit où furent martyrisés les saints Jean de Brébeuf et Gabriel Lalemant. M. Fox attribue une grande part du succès de la découverte à M. Alphonse Arpin (père de Mme Pierre Lebel de Sudbury). Au témoignage de M. Thomas Marchildon, curé de Lafontaine et ami de M. Arpin, celui-ci avait l'habitude de se faire lire le récit de la prise du village St-Ignace II et avait appris par coeur les distances entre le fort Ste-Marie et la mission St-Ignace II, que donne le P. Ragueneau, auteur des Relations de l'année 1649. Arpin a repéré cette mission à une distance de 8 à 9 milles du Sanctuaire des Martyrs Canadiens, non loin de Coldwater, (sur les lots 5ième et 6ième de la 9ième concession du canton de Tay.)

Dans le second travail, le R. P. Louis-Joseph Bouchard, O.F.M., curé de la paroisse française de Welland, raconte l'histoire du mouvement français de cette cité. La main-d'oeuvre canadienne-française, les qualités natives des nôtres — simplicité de vie, goût du travail et conduite remarquable — avaient si bonne presse auprès des industriels anglais de Welland que ceux-ci firent venir une quarantaine de familles de la province de Québec.

La Société Historique est heureuse de présenter au public ces deux travaux, qui, avec les généalogies de la fin, attestent la continuité de la civilisation catholique et française au Canada.

La direction: Lorenzo CADIEUX, S.J.
Lucien CAMPEAU, S.J.



Saint-Ignace, autel consacré par le martyr

par Monsieur Sherwood Fox, F.R.S.C. (1)

Texte traduit de l'anglais par le R. P. Guy Courteau, S.J. (2)

En commençant, je dois en toute justice bien précisé à qui revient le mérite du succès dans la découverte de St-Ignace II, mission-forteresse en terre huronne. Il est dû à la fois à M. Alphonse Arpin de Midland, et à M. T. G. Connon de Goderich, tous deux défunts. La suite de ce récit fera ressortir la contribution de chacun dans cette découverte ainsi que le rôle joué par mes compagnons et moi-même.

Je dois déclarer franchement que notre étude est encore loin d'être définitive. Nous nous efforçons, mes collègues et moi, d'atteindre à la perfection par des additions et des remaniements progressifs. C'est pourquoi nous faisons appel aux suggestions et aux avis.

La matière est étendue et l'espace, limité; aussi devons-nous user de toute la concision compatible avec la clarté. Le premier pas à faire est évidemment de supposer le lecteur au courant des faits essentiels: l'emplacement de la Huronie, L'histoire de la mission des Jésuites, et surtout le martyr des saints Jean de Brébeuf et Gabriel Lalemant, le 16 mars 1649, à la seconde mission St-Ignace. Comme un nombre incalculable d'autres, le lecteur a dû poser cette question: "Où se trouve St-Ignace?" Et il a reçu la même réponse: "Jusqu'à présent, personne ne le sait."

Le but principal de cet article est d'apporter notre réponse au lecteur: nous croyons que St-Ignace a été repéré. Elle est

(1) M. Fox est président de l'Université Western de London, Ontario. Son article parut dans "The Catholic Historical Review", Washington, D.C., vol. XXVIII, avril 1942, pp. 43 à 56.

M. Fox nous a demandé de signaler les points suivants: "Les excavations à St-Ignace II ne sont pas terminées et par conséquent sa monographie n'est pas définitive; l'Université Western reprendra le plus tôt possible les travaux commencés à St-Ignace II; enfin, l'histoire complète de la découverte et des fouilles paraîtra dans une brochure signée par M. Fox lui-même. (N.D.L.R.)

(2) Le traducteur tient à remercier vivement ceux qui ont révisé son manuscrit.

donnée, après des années d'études et de recherches très laborieuses, par un groupe de savants dont j'ai eu l'honneur d'être, pour ainsi dire, le secrétaire exécutif. Sa publication a été retardée jusqu'à ce que tous les membres du groupe fussent unanimes à la déclarer comme certaine et appuyée sur des documents solides. Nous pouvons assurer le lecteur que la plus grande prudence scientifique a été mise en oeuvre.

Le grand massacre à St-Ignace II eut lieu, comme on l'a dit, en mars 1649. Le coup fut si violent que toute la mission de la Huronie fut dissoute en 1650. Cela ne signifiait rien moins que le retrait total des Blancs et des Hurons en dehors de tout ce territoire; il ne resta plus personne pour indiquer le théâtre du martyre et en garder le souvenir. Quand, après deux siècles, les Blancs revinrent, cette scène et d'autres semblables étaient entièrement ensevelies dans la forêt vierge.

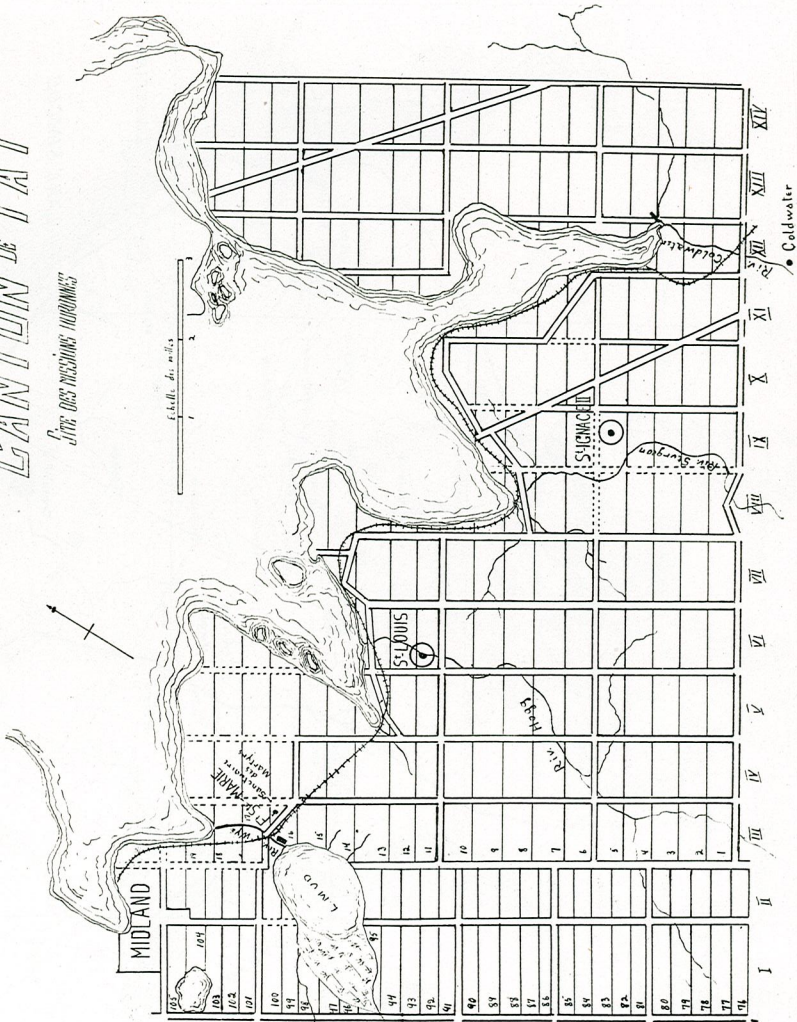
Le premier à entreprendre une recherche systématique fut le Père Chazelle, S.J.; en 1844, il visita la région dans le but exprès d'explorer les sites de la mission. Il chercha en particulier celui de St-Ignace. Il s'inspirait apparemment, pour l'orientation générale de ses perquisitions, d'une carte particulière de la Huronie, ajoutée sur la carte de la Nouvelle-France de Ducreux, publiée à Paris en 1660. Il chercha d'abord cette mission sur le territoire où nous croyons l'avoir repérée. Cette partie est située sur la rive est de la rivière l'Esturgeon (Sturgeon River), dans le canton de Tay, comté de Simcoe. Bien qu'il ne fût pas exactement sur le site de St-Ignace, il en était très rapproché. Dans une lettre où il raconte sa visite, il note, en substance, cette simple remarque: Je connais la région où se trouvent St-Louis et St-Ignace, mais je ne sais rien de leur situation.

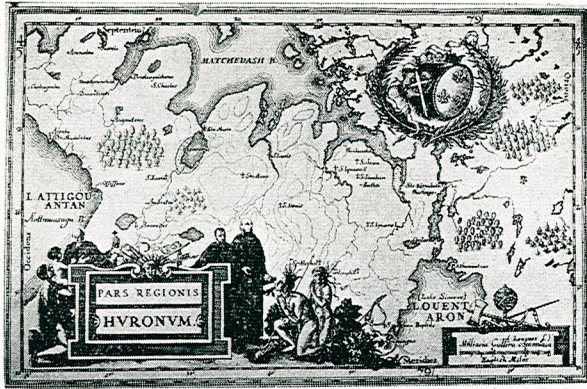
Le chercheur suivant fut le Père Félix Martin, S.J. En 1855, avec l'aide financière du gouvernement, il visita la région des missions huronnes. Bien qu'il ne fût arrivé à rien de définitif au sujet de St-Ignace, il nous a transmis deux cartes qui révèlent les grandes lignes de sa pensée. Entre 1860 et 1865, un certain Dr J. C. Taché explora périodiquement la contrée et publia des notes qui influencèrent plusieurs des jugements de Parkman sur la géographie de la mission huronne.

Dans la dernière décade du dernier siècle, le Père Arthur Edward Jones, S.J., un ancien membre de la Société Royale, commença une exploration complète et méthodique de toute la Mission. Il s'y dépensa infatigablement pendant plusieurs années. Les chercheurs actuels lui sont grandement obligés pour ses notes abondantes, ses observations, sa précieuse collection de documents et de cartes, qu'il nous a léguées en bloc sous le titre bien choisi de "Old Huronia". Dans les cas où le

CANTON DE TAY

Site des ruines indiennes





Carte de Ducreux

Père Jones avait des motifs de croire ses anciennes conclusions sans fondement, il les retirait franchement. En 1898, il prétendit avoir découvert le site de St-Ignace II dans le canton de Medonte, sur le 24ième lot de la VIIIième concession. La situation en est indiquée sur la carte qu'on voit dans le XXXIVième volume de l'édition Thwaites des Relations des Jésuites. En 1908, il admit qu'il s'était trompé: il n'avait pas tenu compte du calcul des distances entre Ste-Marie et St-Louis et entre St-Louis et St-Ignace qu'avait données le minutieux Père Ragueneau.

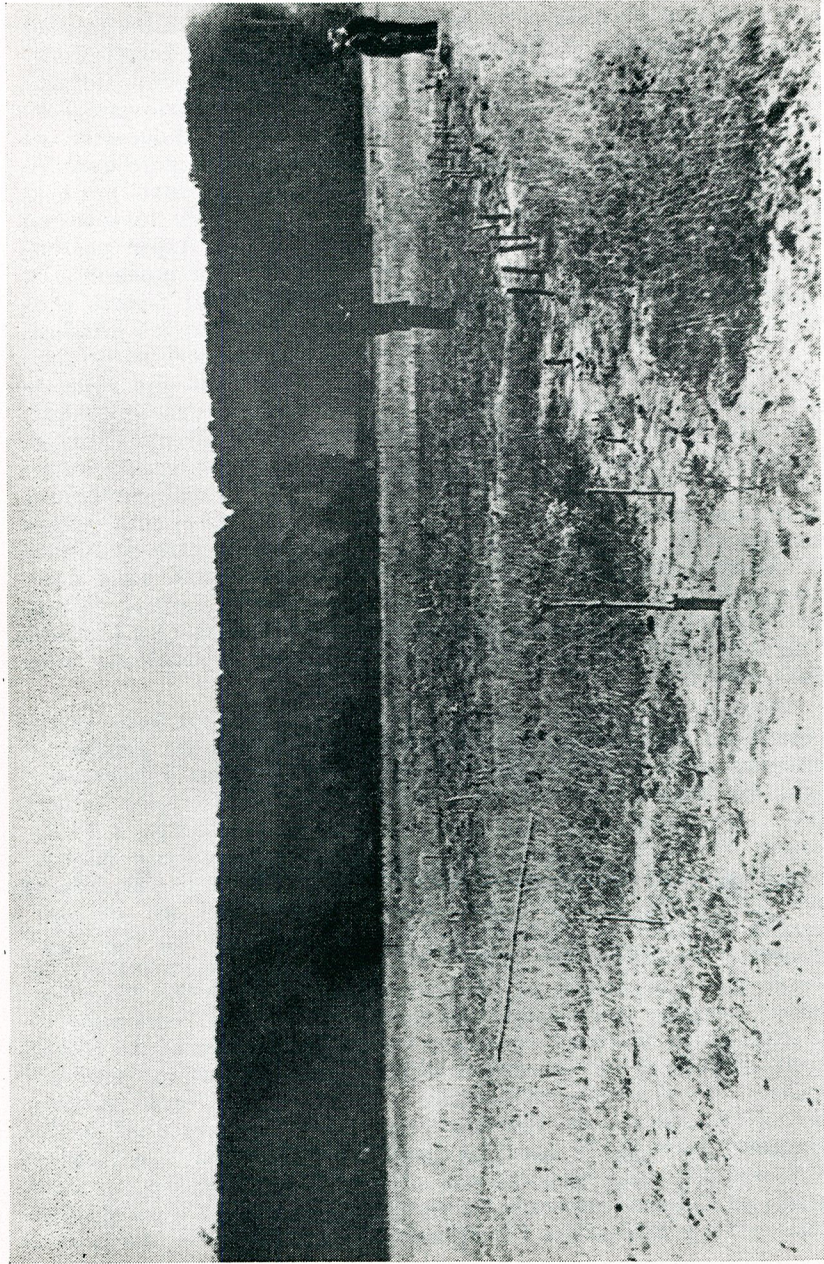
En 1900, M. A. F. Hunter, de Barrie, qui avait étudié l'archéologie du comté de Simcoe, en arrivait à la conclusion qu'un ancien village indien, important et depuis longtemps connu, situé sur la ferme Newton, lot II de la VIIIième concession du canton de Tay, était le site de St-Ignace II. Il reprit cette affirmation dans une brochure publiée en 1911. Mais on ne tarda pas à contester cette identification. Tous les chercheurs expérimentés qui visitèrent l'endroit observèrent immédiatement que le site du village Newton était évidemment marqué par une grande abondance d'épaisses couches de cendres et d'autres vestiges révélateurs, caractéristiques d'un endroit longtemps habité. Ce ne pouvait pas être St-Ignace, qui n'avait été habité que dix mois environ. En outre, selon Ragueneau, source de première valeur, (et une autre de valeur secondaire), St-Ignace semble avoir été éloigné de Ste-Marie d'environ deux lieues. Le village Newton, lui, n'est qu'à trois milles environ de la mission-mère. Quel était donc ce village? Vers 1908, le Père Jones avait affirmé que c'était St-Louis, et cette identification est généralement acceptée aujourd'hui. Toutefois, il y

avait encore quelques sceptiques en 1923, quand la Commission des Sites et Monuments Historiques érigea un cairn en cet endroit, et l'inscription qu'on y fixa laisse entendre que ce village était ou St-Louis ou St-Ignace. Depuis lors, on l'a reconnu, pratiquement sans exception, comme étant St-Louis. De la solidité de cette conclusion, feu M. Wintemberg était très convaincu; jusqu'à sa mort, il eut la certitude que l'identité des deux endroits-clefs de la Huronie, Ste-Marie et St-Louis, avait été établie.

Mais où se trouvait St-Ignace? En 1903 et de nouveau en 1915, le P. Jones revendiquait la ferme Campbell, sur le 4^{ème} lot de la VIII^{ème} concession du canton de Tay, comme le site de St-Ignace II. Chose curieuse, dans son "Old Huronia", il émet cette prétention après avoir signalé les riches promesses de l'endroit précis où nous croyons reconnaître St-Ignace. Obsédé, semble-t-il, par le souci de chercher une position élevée et dominante pour le site d'une forteresse, il choisit la colline dominante de la ferme Campbell et mit délibérément de côté les titres évidents de l'autre endroit. En fait, on commença un sanctuaire sur cette colline, mais il fut abandonné peu après. C'est une ironie habituelle de l'histoire que très souvent les premiers chercheurs s'engagent sur la piste qu'ils recherchent et manquent à la reconnaître.

Toutefois, malgré des échecs de près d'un siècle, les recherches continuaient. C'est à ce moment que notre groupe se joignit à la longue file des chercheurs, grâce à un citoyen de Midland, qui, bien que complètement illettré, avait néanmoins l'instinct de la recherche scientifique.

Depuis sa jeunesse, Alphonse Arpin avait entendu et assimilé des récits sur la mission et les missionnaires de la Huronie. Comme faits d'histoire, ils le fascinaient et comme témoignages de l'abnégation des chefs de l'Eglise, ils avivaient sa foi. A la longue, il devint obsédé du désir de savoir où Brébeuf et Lalemant avaient été martyrisés. A St-Ignace? demandait-il. Où est-ce? Personne ne savait. Il se fit comme un devoir sacré de le découvrir. Il persuada quelqu'un de sa famille de lui lire et relire les passages significatifs des lettres des Jésuites. Après quelque temps, il était capable de les répéter mot à mot. Fort de ces données et de sa longue expérience de bûcheron, durant des années il explora à fond la contrée. Sa connaissance des anciens sentiers naturels qui s'y croisaient, où Indiens et missionnaires avaient dû passer d'un village à l'autre, était incomparable en précision comme en étendue. Il découvrit enfin l'endroit qui répondait à tous les détails connus au sujet de St-Ignace. Sur les entrefaites, par pur hasard, il trouva un collègue.



Le pourtour d'une habitation à la mission St-Ignace.

Par une de ces inexplicables coïncidences qui n'arrivent qu'une ou deux fois dans la vie, il rencontra un autre homme en quête de St-Ignace. C'était M. T. G. Connon de Goderich, natif d'Elora. Celui-ci, dans sa jeunesse, sous la direction de son maître d'école, David Boyle, une autorité en Ontario sur l'archéologie indienne, s'était acquis une formation d'occasion et beaucoup de goût pour l'étude et l'exploration concrète dans ce domaine. A ce premier intérêt s'en ajouta un autre pour la Mission des Hurons. Aussitôt après leur rencontre fortuite en 1932, Arpin et Connon se rendirent à l'endroit qu'Arpin prétendait être le théâtre du martyre. Ils le visitèrent ensemble et explorèrent plusieurs fois la région; Connon le fit encore plus souvent, seul. Le problème des distances séparant les missions les intéressait. Arpin retraçait les anciens sentiers et ouvrait la marche; Connon le suivait poussant devant lui une roue de bicyclette munie d'un cyclomètre. D'après les renseignements oraux donnés à Wintemberg, à Landon et à l'auteur par Connon, ils trouvèrent une distance de trois milles et trois cents verges environ entre Ste-Marie et le village aujourd'hui communément reconnu comme St-Louis, une autre de trois milles et cent verges environ entre ce dernier et le site que l'on croit être St-Ignace II. Malgré ces chiffres apparemment satisfaisants, tous deux virent clairement l'urgente nécessité de faire explorer le site par l'autorité la plus compétente qu'on peut trouver au Canada. Pour s'assurer un tel secours, ils se mirent à déployer tous leurs efforts.

Ceci, je le répète, se passait en 1932. Après en avoir parlé à quelques amis intéressés, M. Connon s'efforça de gagner le concours actif de W. J. Wintemberg de la Section d'Anthropologie du Musée National du Canada. Suivirent deux années d'une correspondance intensive, aujourd'hui classifiée à l'Université Western, Ontario, dans laquelle Wintemberg déclare franchement son scepticisme sur l'authenticité du site si ardemment patronné par Connon. En automne 1934, ce dernier, voyant l'intérêt et l'expérience de l'Université en de telles matières, demanda son aide. Wilfrid Jury, conservateur du musée de l'Université, et l'auteur étudièrent à loisir les documents compilés par Connon en même temps que l'ensemble de la littérature traitant du sujet, visitèrent le site et la région environnante et en vinrent à la conclusion que l'emplacement méritait de sérieuses recherches. A notre tour, nous demandâmes l'assistance de Wintemberg, et grâce à son chef, le Dr Diamond Jenness, le succès couronna nos efforts. Ce résultat était des plus opportuns et des plus heureux puisque, en 1936, Arpin et Connon mouraient tous deux à quelques mois d'intervalle. Nous devenions les uniques dépositaires des documents

recueillis par nos prédécesseurs. Arpin, qui était sans instruction, transmettait oralement son histoire et ses observations et seule notre mémoire les conserve en dépôt; des copies des documents de Connon furent confiées à l'Université. Au printemps de 1941, un autre malheur s'abattait sur le groupe avec le trépas regretté de M. Wintemberg. Ce qui rejetait sur l'auteur et ses collègues une responsabilité bien spéciale et plutôt lourde.

En août 1937, Wintemberg commençait son exploration du site. L'endroit consiste en un plateau sablonneux, à peu près plat, de trente acres ou plus, élevé de 50 pieds au-dessus de la rivière l'Esturgeon, un cours d'eau bordé à l'est par une rive escarpée. Le terrain est tranché profondément par des ravins aux rives coupées à pic qui ne sont que des embranchements du plus grand ravin qu'est la rivière. Il est décrit techniquement comme les moitiés est des 5ième et 6ième lots de la IXième concession du canton de Tay. La partie située sur le 6ième lot appartient à la ferme Connon et celle du 5ième lot, à la ferme Hamilton. Une clôture les sépare marquant un ancien tracé de route inutilisé qui la suit au nord. Il importe de noter que tous les chercheurs, depuis Arpin jusqu'à Wintemberg inclusivement, croyaient que la partie la plus prometteuse de découvertes était la partie nord du site, c'est-à-dire celle de la ferme Connon. C'est là que Wintemberg commença à bêcher en 1937.

Après un travail infructueux de plusieurs jours, Wintemberg penchait à croire que ses doutes du début étaient fondés. Mais une heureuse inspiration, née d'une observation enregistrée par Connon, le conduisit de l'autre côté de la clôture pour sonder le sol de la ferme Hamilton. Il obtint immédiatement des résultats significatifs en découvrant une ligne de formes de pieux, vestiges d'une palissade indiquée sur la carte du terrain faite à main levée par Connon. Il suivit cet indice sur un parcours assez long pour se convaincre qu'il avait trouvé le site d'un fort huron important et de grandes dimensions. Quand il compara la conformation du terrain avoisinant cet endroit avec la brève mais claire description de St-Ignace laissée par le P. Ragueneau, il trouva la correspondance presque parfaite. S'abstenant encore prudemment de conclure qu'il avait exhumé une partie de St-Ignace, il se rendit clairement compte que la tâche qui l'attendait maintenant était trop vaste et trop importante pour être complétée cette année-là. Aussi décida-t-il de laisser là les travaux et de revenir en 1938. Il fit rapport à son chef et à l'auteur seuls de la confiance qu'il mettait dans les garanties du site et il écrivit un résumé de son travail et de ses jugements provisoires.



Saint Gabriel Lalemant

En juillet 1938, il reprit sa tâche et la mena jusqu'à un heureux terme, en ce sens qu'il acquit la ferme conviction d'avoir découvert St-Ignace sur la ferme Hamilton, et non pas d'avoir terminé tout le creusage. Il sentit qu'il avait assez de connaissances pour lui permettre d'identifier l'endroit; d'autres fouilles serviraient à jeter plus de clarté sur le nombre et la structure des habitations enfermées dans l'enceinte.

Quand il termina son travail sur le site, nous nous entendîmes entre nous pour n'en publier les résultats que le jour où il aurait eu le temps de compléter son rapport et ses cartes et où nous-mêmes, qui avions travaillé avec lui sur le site et dans la bibliothèque, nous aurions pu faire tous les rapprochements nécessaires avec ses documents. Cependant, quelques ouvriers indiscrets, employés aux fouilles, laissèrent transpirer des nouvelles du travail. Un autre malheur, la maladie de Wintem-



Saint Jean de Brébeuf

berg, fit échouer nos projets de comparer les résultats des recherches. Finalement, en décembre 1940, la maladie s'aggrava et le Dr Jenness, bien inspiré, confia le rapport et les cartes de Wintemberg à l'auteur. J'ai le regret de dire que ces documents n'avaient pas été classifiés, mais tels quels, ils suffisaient à nous fournir les points essentiels des découvertes et des jugements de Wintemberg. Il n'y avait pas de lacunes importantes et celles qui existaient pouvaient être comblées par le souvenir des fréquentes discussions que nous avions eues avec lui sur les lieux mêmes ou ailleurs.

Qu'est-ce au juste qu'on a découvert? Pour aujourd'hui, nous devons être bref et renvoyer à un ouvrage ultérieur plus étendu, un exposé complet et une discussion détaillée.

Privés comme nous le sommes de tout objet, découvert sur le terrain, qui porterait le nom ou une indication quelconque d'un village ou de l'un ou de l'autre des martyrs, nous ne pou-

vons établir une preuve du genre de celles que l'on obtient en mathématiques ou en droit positif. Notre démonstration ne peut reposer que sur la convergence des détails. Toutefois, l'on sait combien peuvent être convaincantes beaucoup de conclusions de ce genre.

(1) Le fait que ce village remontait au temps des missions a été établi par la découverte, due aux propriétaires de ce terrain, de deux haches de fer de cette période et d'une lame de canif de fer doux trempé. L'examen de ce dernier objet par le Dr O. W. Ellis, directeur de la section de métallurgie et de génie civil dans la "Ontario Research Foundation", a révélé qu'il consistait en un seul morceau de fer doux durci par le trempage, méthode usuelle pour la fabrication de tels objets au 17^{ième} siècle. D'après le Dr Ellis, il est très peu probable que ce couteau date du 19^{ième} siècle.

(2) La rareté, sur ce terrain, d'objets de cette sorte et de cette période doit probablement s'expliquer par le fait, consigné dans les documents, que les Iroquois, retournant de St-Louis à St-Ignace, emportèrent avec eux certains articles utiles. Il est très probable que leur rapacité ne s'arrêta pas à ce premier larcin. Ordinairement, sur les sites de villages indiens, c'est dans les dépôts de rebuts qu'on trouve de tels objets. Sur celui qui nous occupe, on n'a pas encore trouvé de ces dépôts. Ceci est bien conforme à ce qu'on s'attendait de trouver à St-Ignace, qui fut habité durant dix mois au plus, si même il l'a été aussi longtemps. Tout au plus, les dépôts de rebut et de cendres eussent pu être trop peu profonds pour n'être pas effacés par les pluies et les labourages du 19^{ième} siècle. En outre, les pentes des ravins, où l'on chercherait normalement ces dépôts, sont couvertes d'une épaisse forêt de grands arbres; au temps où l'on habitait l'endroit, elles doivent avoir été tellement mises à nu qu'elles n'offraient aucune protection ni aucun point d'appui à l'ennemi.

(3) La bêche de Wintemberg mit à jour un village de dix acres d'étendue entouré d'une palissade, un grand village, selon l'habitude des Hurons en de tels établissements. La palissade entourait complètement cette superficie, comme le montre la ligne continue des formes de poteaux. Le plan était absolument conforme aux règles énoncées par Sagard, comme caractéristiques de la manière huronne dans la fortification des places-frontières puissantes et importantes. La rangée de pieux était disposée, selon les meilleures règles du métier, pour profiter des lignes les plus favorables du dessin de défenses naturelles qu'offraient les ravins et la rivière. A l'intérieur de la palissade et tout près de l'extrémité ouest de l'enclos, se trouvaient les contours de deux de ces longues cabanes, propres aux Hurons.



Martyre des saints de Brébeuf et Lalemant

Chacune avait cent pieds ou plus de longueur et trente ou plus de largeur. L'opinion de Wintemberg était que des fouilles plus poussées révéleraient les restes de nombreuses maisons s'élevant à l'intérieur sur toute l'étendue du terrain.

Etudions maintenant la nature du terrain où se trouve le village que nous avons découvert.

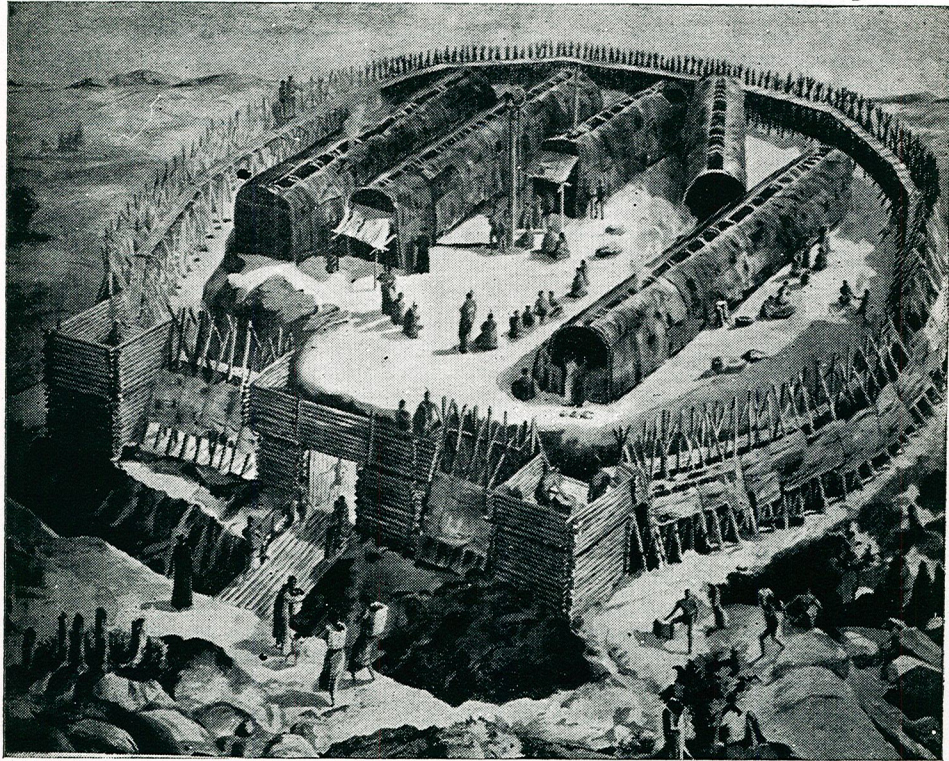
Ragueneau décrit ainsi le fort et sa position: "Il estoit entouré d'une palissade de pins, de la hauteur de quinze à seize pieds, & d'un fossé profond, dont la nature avoit puissamment fortifié ce lieu par trois costez, ne restant qu'un petit espace plus foible que les autres. Ce fut par là que l'ennemy fit irruption à la pointe du iour..." (Rel. des Jésuites, Thwaites, XXXIV, pp. 122 et 124).

A la lumière de ce texte, considérons le site du village de la ferme Hamilton tel que nous le connaissons. L'étendue de dix acres où s'élevait le village est presque entièrement encerclée par une falaise ininterrompue ayant la forme d'un im-

mense U. La base de ce dessin (c'est-à-dire le côté ouest de l'enclos) est constituée par la rivière l'Esturgeon et sa rive escarpée. Le côté nord consiste en une profonde tranchée qui, diminuant progressivement de profondeur, fait une longue entaille dans le plateau, en direction de l'est. Le côté sud est constitué de même façon. Ces deux côtés, à mesure qu'ils avancent vers l'est, s'approchent sensiblement l'un de l'autre. Le quatrième côté, le point faible des fortifications, suit la courte ligne qui rejoint les bouts, ou les deux extrémités des bras du U. Le dessin de l'arpenteur, indiquant les altitudes des différents niveaux au-dessus de la rivière prise comme base arbitraire, permet de constater, sans erreur possible, la profondeur des ravins et l'égalité presque parfaite de la surface du plateau. La hauteur moyenne de celui-ci au-dessus de la rivière est de 40 pieds. Les lignes du contour témoignent aussi clairement du caractère abrupt et de la puissance défensive des pentes qui entourent le village. Sans aucun doute, ceux qui ont choisi cet endroit ont observé fidèlement les règles spéciales qu'avait reconnues Sagard.

Dans un de ses rapports, Wintemberg déclare sans ambages: "Je ne connais aucun autre endroit dans le voisinage qui remplisse toutes les exigences de la description fournie par le P. Ragueneau dans les Relations des Jésuites de 1649." Cette affirmation ne vint qu'après une sérieuse exploration de tous les sites possibles de la région. Et elle rencontre pleinement les conclusions obtenues indépendamment, après des recherches longues et laborieuses, par Arpin, Connon, Jury, le P. Lally, S.J., l'auteur et d'autres.

Avant d'aborder la tâche difficile de tirer une conclusion sur l'identité de l'endroit que nous venons d'étudier, je dois faire une mise en garde. L'archéologie et l'exploration des sites indiens de l'Amérique du Nord diffèrent beaucoup de celles de l'Italie et de la Grèce, familières à tous les savants et dans lesquelles plusieurs d'entre nous ont été formés, comme moi-même. L'Indien de l'Amérique du Nord était illettré. Ne possédant pas de méthode pour enregistrer les événements ou pour marquer les endroits d'une manière permanente, il lui a manqué un Pausanias pour guider les chercheurs des générations postérieures vers les sites de ses forêts, de ses villages et de ses bâtiments. Comme toutes ses constructions étaient fragiles et périssables, leurs ruines sont nécessairement peu abondantes. Il faut une technique spéciale pour les trouver, les reconnaître et les déchiffrer. En outre, presque chaque site historique actuellement connu a été fouillé pendant des générations par d'irresponsables chasseurs de curiosités. Les reliques déterrées ont été éparpillées sans classification en des centaines de collec-



Fort indien

tions d'amateurs. L'observateur méthodique est entré trop tard sur la scène pour être aussi scientifique que sa conscience et sa formation le voudraient. Pour juger l'étude présente et d'autres semblables, on doit constamment se rappeler cet avertissement et adoucir ses jugements en conséquence. Un cas concret où l'on doit observer cette règle de conduite est celui de l'ancien village de la ferme Newton, actuellement reconnu comme St-Louis, victime durant près d'un siècle d'un pillage sans frein.

L'archéologie indienne diffère encore des archéologies connues à un autre point de vue. Rares sont les études écrites sur nos sites indiens. La plupart des opinions sur ce sujet se transmettent oralement d'un chercheur à l'autre, soit en conversation, soit en des réunions plus ou moins en forme. Néanmoins, avec le temps, cette méthode mène, dans l'ensemble, à des conclusions sérieuses. Nous déplorons, avec tous les gens cultivés, le nombre restreint des ouvrages publiés sur l'archéologie

de la Huronie. La nécessité de nous appuyer principalement sur le témoignage oral revient à amener toute la Huronie devant le tribunal comme première pièce à conviction, ce qui, évidemment, est impossible.

Suivant la méthode employée par Connon, commençons notre exploration à partir d'un point connu, Ste-Marie. Comme guide général, nous utiliserons la carte monographique de la Huronie par Ducreux. Sans doute, elle n'est pas publiée avec la carte générale avant 1660, mais elle paraît, d'après les critères internes, avoir été dressée entre 1642 et le début de 1648. Si tel est le cas, on ne peut s'attendre à y voir indiqués les tout derniers changements dans la situation des missions. Par exemple, on n'y peut trouver St-Ignace II. De plus, comme plusieurs autres cartes primitives, elle défigure le territoire à décrire. Cependant, malgré tous ses défauts, elle n'en sert pas moins à indiquer les directions. A tout le moins, Ducreux note avec une belle précision les positions respectives des cinq rivières qui se jettent au nord dans la baie Matchedash. Voilà qui servira beaucoup.

Le premier poste dont il faut déterminer la position est St-Louis, où les Iroquois ont capturé les Martyrs. La carte de Ducreux le situe à peu près à l'est de Ste-Marie. Quant à sa distance de ce dernier point, nous ne manquons pas absolument de données. Le P. Ragueneau, écrivant de Ste-Marie quelques semaines seulement après la grande tragédie, rapporte que St-Louis n'était "pas esloigné de nous plus d'une lieue" (id. p. 126). Quatre ans plus tard, Bressani écrit: "La fumée que nous vîmes du lieu de notre demeure, qui (et non ET QUI, comme traduit le P. Jones) n'était pas éloignée de plus de deux milles, nous fut par sa couleur le premier avis de ce désastre..." (1)

Maintenant, qu'est-ce qu'une lieue par rapport à nos mesures de distance modernes sur la terre ferme? C'est là qu'est la difficulté. Guérin, Larousse et Littré nous donnent à choisir entre huit différentes lieues françaises. Leurs longueurs varient de 3.268 à 5.849 kilomètres, c'est-à-dire de 2.031 à 3.635 milles. Deux milles italiens égalent 3.704 kilomètres ou 2.302 milles, longueur qui reste dans la limite du champ de variation déjà signalé.

Nous mentionnons les chiffres de Bressani tout en négligeant volontairement la lâcheté de sa syntaxe et l'ambiguïté

(1) "Il fumo, che vedemmo dal luogo della nostra dimora, che non era più di due miglia lontana, col suo colore, ci auverti il primo de questo disastro...". (Rel. des Jésuites, Thwaites, XXXIX, p. 248). (N.D.L.R.).



Sanctuaire des Martyrs, au Fort Ste-Marie, près de Midland, Ontario.

qui en découle (1). Certes, il n'indique pas clairement si la fumée semblait être à une distance de deux milles italiens de Ste-Marie, ou si elle s'élevait d'un endroit qu'on savait être éloigné de deux milles. S'il entendait le premier sens, il employait un moyen des plus trompeurs et des moins sûrs pour évaluer la distance à travers une étendue de terrain, soit boisé ou défriché, soit montagneux ou nivelé. C'est là un fait reconnu par le moins expérimenté des bûcherons. Si Bressani pensait parler d'une distance connue, il ne se trompait pas beaucoup dans l'évaluation d'un territoire où, pour toutes fins pratiques, les mesures de distance étaient généralement considérées comme approximatives. Je ne puis croire que les missionnaires s'appliquaient soigneusement à mesurer les distances.

(1) L'auteur nous pardonnera de remarquer que l'ambiguïté ressort de la traduction, anglaise et française, et non du texte italien de Bressani. L'adjectif féminin "lontana" se rapporte au substantif féminin "dimora", non pas au nom masculin "fumo". Donc il faut, croyons-nous, interpréter ainsi: Ce n'était pas la fumée qui paraissait à deux milles, mais le fort Ste-Marie qui se trouvait à deux milles de l'endroit où elle s'élevait. (N.D.L.R.)

En commençant leur nouvelle exploration, Cannon et Arpin délimitèrent une surface s'étendant surtout entre l'est et le sud de Ste-Marie sur un rayon variant de deux milles à trois milles et deux tiers à partir de cette mission. Ils la scrutèrent ensuite bien des fois avec le plus grand soin et sans le moindre égard pour leur temps. A l'intérieur de cette portion de terrain, ils examinèrent tous les sites indiens connus et tous les endroits susceptibles d'avoir été le site d'un poste défensif d'envergure pour les Hurons ou les missionnaires comme on savait que St-Louis l'avait été. Leur conclusion fut que seul l'ancien village de la ferme Newton remplissait toutes les conditions et que c'était la St-Louis. Wintemberg parcourut plus tard le terrain et aboutit aux mêmes conclusions. Il resta certain de cette identification même après avoir tenu un compte raisonnable du fait que l'endroit avait été pillé pendant plusieurs générations par des amateurs de fouilles, ce qui a rendu désormais impossible toute excavation scientifique. Même les pillards avaient par leur désordre accumulé un amas de preuves qui lui semblèrent satisfaisantes. A cela s'ajoutait la trouvaille de Cannon et d'Arpin que la distance mesurée entre Ste-Marie et cet endroit était de trois milles légaux anglais et trois cents verges environ. Ceci nous reporte pour le moins à l'affirmation de Ragueneau. Mais pour éviter un dangereux échafaudage d'hypothèses, gardons-nous de vouloir dès maintenant identifier définitivement St-Louis. Cette identification dépend en partie de la situation de St-Ignace II.

Pour ce qui est de la distance entre St-Louis et St-Ignace, nous ne manquons pas de renseignements. Ragueneau écrit: "environ une lieue". Garnier, en deux lettres écrites à deux jours d'intervalle, en avril 1649, dit: "une lieue", et "une lieue ou environ". Bressani décrit la distance comme ne dépassant pas "trois milles". Regnaut, un frère lai sans instruction, mais dévoué, dans une lettre envoyée en France près de trente ans plus tard, dit que St-Ignace se trouvait à "environ un petit quart de lieue" de sa cabane à St-Louis. On admet généralement que ceci est une erreur due à une faculté d'observation peu exercée et à une mémoire obscurcie par le temps et l'éloignement de la scène réelle. Si l'on rejette ce témoignage, on trouve les autres à peu près d'accord.

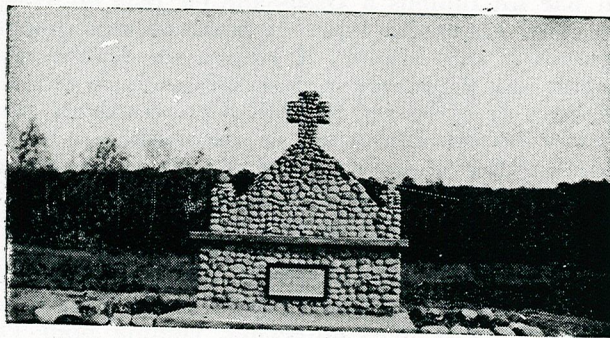
Mais qu'est-ce qu'une lieue? se sont demandé à leur tour les nouveaux chercheurs. Derechef, ils appliquèrent la méthode de cerner une étendue de terrain où non seulement ils tenaient compte de la grande marge entre les huit différentes lieues françaises, mais laissaient encore un ample espace au-delà de ces mesures en cas d'erreur dans l'identification de St-Louis. Ils se rappelèrent que, de bonne heure en 1648, les habitants

de St-Ignace I s'étaient transportés, afin de pouvoir mieux se défendre, à un site plus rapproché des centres plus populeux de la Mission, c'est-à-dire de Ste-Marie. Les chercheurs firent leurs calculs assez généreux pour être sûrs d'englober St-Ignace II dans le terrain à étudier. Puis ils l'examinèrent à fond pendant plusieurs années. A la fin, ils conclurent que le site de la ferme Hamilton était le seul qui répondît aux traits connus de St-Ignace. Les mesures prises, cet endroit se trouvait à trois milles et environ cent verges de celui où ils avaient cru reconnaître St-Louis. Ceci nous ramène encore à l'affirmation de Ragueneau. Cette découverte convainquit enfin le sceptique Wintemberg qu'il valait au moins la peine d'explorer le site présumé de St-Ignace II. Nous savons ce qu'il y trouva; nous savons aussi sa dernière conviction que l'endroit était vraiment St-Ignace, la scène du martyre. Il s'attendait à découvrir un fort construit selon les instructions de Brébeuf mises d'abord à exécution par les Indiens à Ossossané en 1635 ou 1636, i.e. un fort avec côtés en droite ligne et bastions aux quatre coins. Contrairement à son attente, il trouva un établissement qui correspondait aux détails de la description claire et simple que fait Ragueneau de St-Ignace II. Eût-il été construit autrement, Ragueneau y aurait conformé sa description. Wintemberg croyait qu'il fallait chercher la raison de l'adoption du plan huron traditionnel et dans la nécessité critique où l'on se trouvait de faire vite et dans l'apathie naturelle des Indiens à se départir de leurs coutumes.

Il y a une autre allusion à la distance qu'on ne peut négliger, bien que sa date tardive et sa provenance d'une autorité moindre puissent nous empêcher, comme pour l'affirmation de Régnaut, de la considérer comme ayant quelque valeur. Dans une nécrologie du Frère François Malherbe écrite en 1696, quarante-sept ans après le martyre, son supérieur écrit que Malherbe avait porté les restes brûlés de Brébeuf et de Lalemant, de l'endroit de leur mort jusqu'à Ste-Marie, "une distance de deux lieues". On pourrait croire que cette distance était devenue une tradition chez les Jésuites du Canada. Est-ce une pure coïncidence qu'elle soit pratiquement égale à la somme des deux mesures de Ragueneau, "pas plus qu'une lieue" et "environ une lieue"? Si ce n'en est pas une, il faut déduire des paroles de la nécrologie d'une part, et de celles de Ragueneau et des autres d'autre part, que le sentier de St-Ignace à Ste-Marie couvrait une distance d'environ deux lieues, passant à travers ou à côté de St-Louis qui se trouvait à mi-chemin.

Encore une fois, est-ce une pure coïncidence que la somme des deux mesures de Ragueneau, deux lieues environ, corresponde si étroitement, en notre système de mesure anglais mo-

derne, à la somme des deux distances obtenues par Connon et Arpin, trois milles et trois cents verges environ et trois milles et cent verges environ, et que le sentier naturel suivi par Connon et Arpin conduise le marcheur du site du village Hamilton jusqu' à Ste-Marie, passant, à mi-chemin, à travers ou à côté du site du village Newton? S'il n'y a pas coïncidence, il faut tirer deux conclusions: une conclusion secondaire, que la lieue de Ragueneau, quel que fût son nom, équivaut à peu près à trois milles légaux anglais; une autre, plus importante, que l'ancien village huron de la ferme Hamilton découvert par Arpin, exploré par Connon, et fouillé par l'exigeant et consciencieux Wintemberg, n'est pas autre que St-Ignace où les saints Jean de Brébeuf et Gabriel Lalemant ont sacrifié leur vie pour la foi qui les animait.



Monument érigé à la mission St-Ignace où furent martyrisés les saints Brébeuf et Lalemant.

(Gracieuseté du R. P. T. J. Lally, S.J.,
en charge du Sanctuaire des Martrys.)

Welland

par le R. P. Louis-Joseph Bouchard, O.F.M.

Nous consacrerons le présent travail à souligner les espérances au point de vue religieux et national, d'une partie du sud ontarien. Ces espoirs, nous les admirons dans un îlot canadien-français dont le centre est Welland.

* * *

La ville de Welland, située sur la rivière et le canal Welland, à 40 milles au sud-est de Hamilton et à 25 milles au nord-ouest de Buffalo, N.Y., s'appelait jadis Merittville.

La cité fut fondée en 1849. Elle tire son nom de la rivière appelée Welland en 1792 par le général Simcoe, en souvenir d'une rivière du Lincolnshire, comté d'Angleterre...

Welland est une jolie ville industrielle, prospère et cosmopolite. On y rencontre des Canadiens d'origine française, britannique, polonaise, ukrainienne, roumaine, hongroise, etc.

Le canal Welland, merveille du génie civil, relie les lacs Ontario et Erié. Il permet d'éviter les Chutes Niagara et traverse notre ville. Vues à distance, les lourdes et massives tours des ponts-levis du Canal ressemblent à celles d'une immense cathédrale (1).

La population actuelle est d'environ 22,000 âmes y compris le canton (Township) de Crowland. Là-dessus, l'on compte près de 3,000 Canadiens français.

VERS LA CONQUETE DE L'AVENIR

Avant 1915, il y avait bien peu de Canadiens français dans la péninsule du Niagara. On en trouvait quelques-uns, par-ci par-là, affublés de noms déformés à l'anglaise. La plupart ne parlaient plus français et avaient même abandonné la religion de leurs pères. En 1915, quelques familles venaient s'établir ici, alléchées par les gros salaires des usines de guerre.

La filature "Empire Cotton" en attira un bon nombre. Cette compagnie avait entendu parler des qualités natives des nôtres: simplicité de vie, goût du travail, vie morale remarquable. Elle envoya son surintendant M G. Johnson à St-Grégoire de Montmorency. A force de promesses, il décidait une vingtaine de familles à venir chercher fortune dans l'On-

(1) Le canal Welland, d'une profondeur de 30 pieds, constitue l'un des principaux éléments de la canalisation du fleuve St-Laurent.

tario méridional; d'autres vinrent les rejoindre et, en 1919, leur effectif s'élevait à près de 40 familles.

Welland ne possède ni ressources forestières, ni montagnes remplies de nickel, d'or ou d'argent comme l'Ontario septentrional. Il fallait se déblayer un chemin, se créer un avenir autrement, dans les positions de la vie civile et en plein milieu anglo-protestant. Il fallait envisager et vaincre ces mêmes problèmes et ces mêmes difficultés que toujours et partout notre groupe minoritaire rencontre en dehors du Québec: préjugés, haines de race et de religion. — "Que venaient faire à Welland ces Français et ces papistes"? — Forts de leurs droits et de leur foi, fiers de leurs familles nombreuses, ces Français et ces papistes (n'avaient-ils pas été engagés par d'autres anglophones larges d'esprit?) venaient tout simplement commencer la conquête pacifique du jardin du Canada.

POSITIONS RELIGIEUSES

Au point de vue religieux, les Canadiens recevaient les secours religieux de la paroisse anglaise. Ils désiraient ardemment un prêtre de leur langue: revendication des plus légitimes (1).

M. l'abbé Rosaire C. Tanguay, prêtre du diocèse de Saint-Hyacinthe, homme de talent, organisateur d'envergure et orateur de marque, vint sur la demande conjointe de l'Archevêque de Toronto, Son Exc. Mgr O'Neil, et de l'Evêque de Saint-Hyacinthe, Mgr A.-X. Bernard. Ce dernier lui dit: "Il y a un groupe de Canadiens français à Welland, Ontario, qui ont besoin d'un prêtre de leur langue; je ne sais pas s'ils sont capables de vous faire vivre ou non, mais ils ont besoin d'un des leurs pour les aider dans leur nouvelle situation. Je ne puis pas vous obliger à y aller, mais je sais qu'il y a là une belle oeuvre à faire. Est-ce que je puis compter sur vous pour y aller?". C'est à la suite de cette entrevue avec Mgr A.-X. Bernard que l'abbé R. C. Tanguay arrivait à Welland. Le premier vendredi d'octobre 1920, dans le subséquent de la paroisse de langue anglaise, les Canadiens français avaient le plaisir d'entendre pour la première fois un prêtre parler dans leur idiome.

Pendant un certain temps, les exercices religieux continuèrent au même local mis à leur disposition par M. le curé

(1) Benoît XV a écrit un document à lire sur les droits des minorités à prier dans leur langue, en 1916.

Pie XI a renchéri sur Benoît XV en consacrant lui-même des évêques d'Afrique et de Chine et en donnant un vif essor en faveur des clergés indigènes.

Pie XII — dans ses messages de Noël — n'a cessé de plaider les droits des minorités.

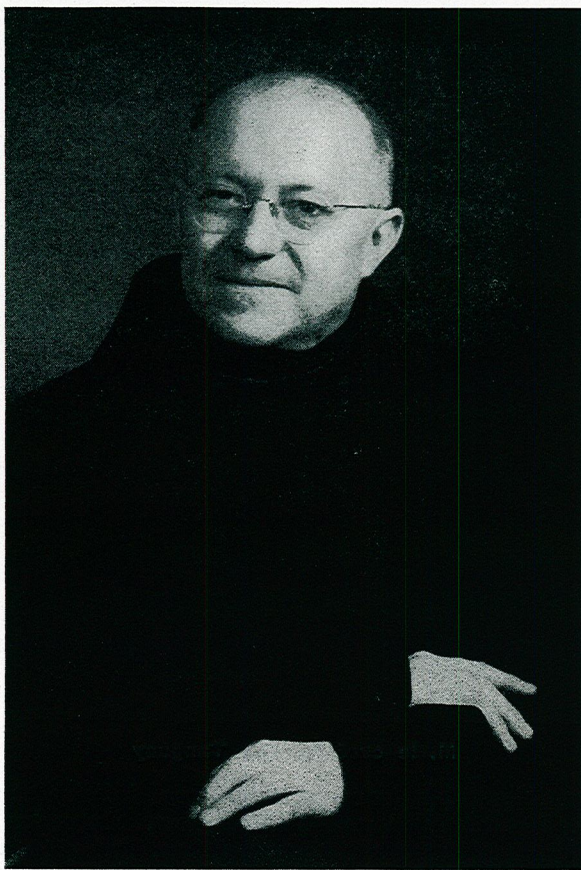


M. le curé Rosaire Tanguay

McCaffrey. Toutefois, ils se sentaient mal à l'aise et à l'étranger dans cette maison de prière empruntée. Entre les branches et parfois même, par-dessus les branches, ils entendaient dire qu'ils étaient une nuisance publique, qu'ils salissaient l'église, etc. Toujours est-il que le P. Tanguay et les Canadiens voulaient posséder au plus vite leur propre église et à cette fin, ils achetèrent à l'est de la rue Queen, maintenant rue Empire, une propriété assez grande comprenant deux maisons: l'une devant servir d'église; et l'autre de presbytère. — "Enfin, nous étions chez nous", dirent les Canadiens.

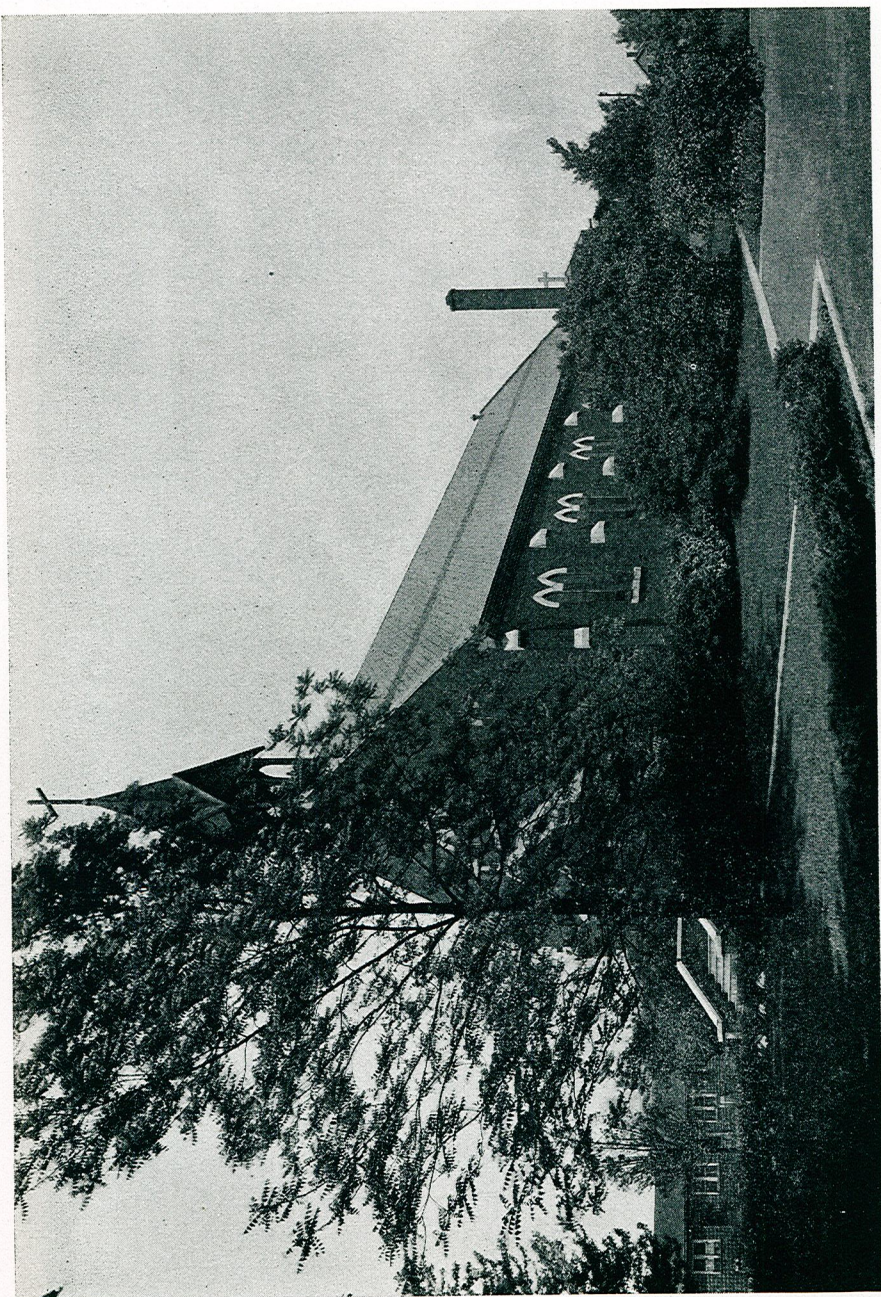
La paroisse croissant toujours, et l'église devenue bientôt trop petite, le P. Tanguay y accola une ancienne caserne pour

l'agrandir, et, pendant près de 20 ans, c'est dans cette modeste chapelle que les Canadiens français de Welland chantèrent les louanges de Dieu et prièrent dans leur langue maternelle, sa majesté la belle langue française.

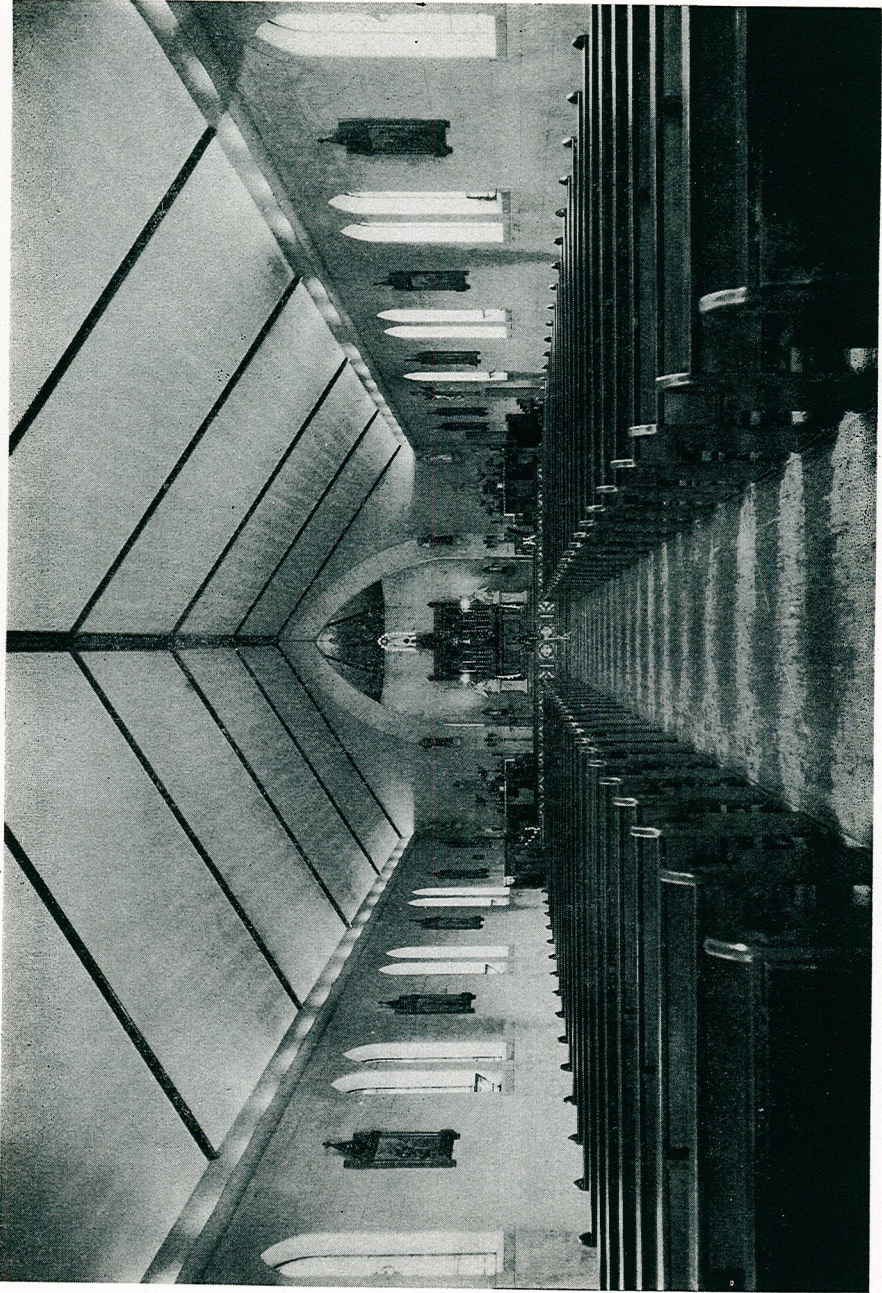


R. P. L.-J. Bouchard, O.F.M.

En 1934, M. le curé Tanguay, par un vrai tour de force et par un miracle d'économie, fit élever enfin un véritable temple, simple et pieux, en briques, pouvant contenir 500 personnes assises. C'est l'église paroissiale actuelle, perdue dans la verdure, entourée de fleurs en la belle saison et remplie à déborder aux quatre messes, chaque dimanche.



Eglise du Sacré-Coeur à Welland



Intérieur de l'église



Chorale du Sacré Coeur
Welland Nov. 1945

A Welland, comme ailleurs, la dépression dépeupla la communauté canadienne-française.

Beaucoup de familles allèrent porter leur misère ailleurs. Vint un moment où la crise ne laissa que 27 familles et le curé pour supporter la forte dette de cinquante quelques mille dollars.

Le bon Père Tanguay connut alors de rudes épreuves: la pénurie, qui aigrit le coeur des siens, le manque d'argent, les dissensions parmi les paroissiens, l'impossibilité de payer même les intérêts, etc.

Tous ces déboires terrassèrent ce grand coeur d'homme: En juillet 1940, près des bords du Lac Erié, il rendait sa belle âme de prêtre, d'apôtre, et de patriote. Celui qu'il avait si bien servi et autour duquel il avait gardé les Canadiens français fidèles et loyaux dût aller au-devant de lui.

En septembre 1949, Son Excellence Mgr James Chs. McGuigan, archevêque de Toronto (1) confiait la paroisse du Sacré-Coeur aux Pères Franciscains de la Province de Montréal.

Le R. P. André-Marie Godmer O.F.M. en devint le deuxième curé et le premier curé franciscain. Son règne fut de courte durée.

Après deux ans d'un travail de géant, la maladie l'immobilisait.

Du haut du ciel, le premier curé continuait sans doute à veiller sur sa paroisse. Bientôt la prospérité remplaça l'indigence. Des nouvelles familles affluèrent en nombre, les revenus augmentèrent, l'enthousiasme accompagna les revenus et, en 1942, votre humble serviteur venait prendre possession de la cure et cueillir à pleines mains ce que les autres avaient semé.

La paroisse compte plus de 500 familles; elle possède près de 3000 braves Canadiens français et catholiques. Ils se groupent autour du petit clocher de leur église, parlent français à la maison et sur la rue. Ils prient en français et sacrent en anglais!

POSITIONS SCOLAIRES

Ecrire l'histoire de la paroisse, c'est faire revivre tout notre groupement et particulièrement notre école, puisque, avec l'église, elle en est comme l'âme. C'est l'école qui toujours sauva notre religion en sauvant notre langue.

M. l'abbé Tanguay savait le bien-fondé de cet aphorisme. Dès que ce fut possible, il voulut avoir son école. Les débuts furent bien modestes. Dans une ancienne caserne avec le con-

(1) Depuis, Rome vient de l'élever à la pourpre cardinalice (1946).



La famille de M. Fortunat Beuparlant

cours d'une seule institutrice, il réunit les enfants et leur fit donner des leçons de français et de catéchisme. Lui-même visitait l'école, tous les jours, encourageant, stimulant toutes les bonnes volontés. Des paroissiens passaient de porte en porte pour recueillir de peine et de misère les fonds suffisants pour payer le salaire de famine de l'institutrice. C'était primitif, mais c'était prometteur. Après quelque temps, le nombre des enfants s'accrût et il fallut songer à mieux. Pour atteindre l'idéal, on tenta un grand coup. Les Canadiens, leur curé en tête, s'adressèrent à la commission scolaire anglo-protestante. Ils firent valoir leurs droits d'avoir une école de leur langue et de leur religion, et obtinrent, après bien des démarches et des pourparlers, ce qu'ils désiraient tant: la création d'une école séparée bilingue.

Ainsi, la commission scolaire prit officiellement la direction de l'école, paya elle-même aux professeurs un prix convenable, s'occupa du local et donna au P. Tanguay tout ce qu'il demandait. Le local devenant trop exigü, on acheta une usine désaffectée qu'on aménagea en une maison très convenable. Depuis, sous la direction d'une commission scolaire anglo-protestante, nous avons une école officielle bilingue où l'on enseigne la religion même pendant les classes. Cette école possède huit grandes classes. Elle a un principal, deux instituteurs et cinq institutrices, tous, canadiens-français et catholiques. En plus, dans une école de la ville, l'école centrale (Central School) nous avons une classe bilingue, et dans le canton (Township) de Crowland, nous en avons deux.

Dans les concours entre les écoles de la ville, nos élèves se rangent presque toujours parmi les premiers. L'an dernier, dans un concours oratoire en anglais, les trois premiers étaient trois petites filles de notre école et le journal local "The Welland Tribune", qui ne pêche par, d'ordinaire, par sympathie pour les catholiques et les Français, portait en gros titre "Balayage en règle par les Français". Presque, chaque année, tous les élèves de la classe d'entrée passent leur examen avec grand succès.

Au "High School", une petite Canadienne française tient la première place, depuis quatre ans, avec cette belle devise: "Je veux montrer aux autres ce qu'une Canadienne française peut faire". Je la vois encore m'aborder, toute émue, l'an dernier, et me dire: "Père curé, vous allez être content, je suis arrivée la première dans toutes les matières". J'en pleurais presque de joie.

En septembre dernier, sur trois de nos garçons qui entraient au collège de Sudbury, deux briguaient les premiers rangs de leur classe. Treize filles entraient au couvent des Chutes-à-



Groupe d'élèves de Welland au pensionnat Notre-Dame-de-Lourdes
 de Sturgeon-Falls.

l'Esturgeon (Sturgeon Falls), trois au pensionnat des Soeurs de la Sagesse à Eastview, une au pensionnat de Hearst; une autre dans un couvent de la province de Québec.

Le Collège du Sacré-Coeur, Sudbury, peut élargir ses murs, car nos gens de Welland qui veulent vivre et survivre comprennent l'importance de l'instruction. Ils sont prêts à envoyer leurs fils au lointain Sudbury, afin de se préparer des chefs pour demain, un demain qu'ils veulent glorieux.

De plus, à l'automne de 1945, les Soeurs du Sacré-Coeur, dont la maison provinciale est à Ottawa, ouvrirent une école maternelle dans notre paroisse.

* * *

Voilà un bref aperçu des beautés ou des espérances de mon patelin. Les 3000 Canadiens français, venus en grande partie des environs du vieux Québec et du nord de l'Ontario, ont pris racine à Welland et la plupart d'entre eux y resteront après la guerre; ils conserveront leur religion, leur langue et leurs belles traditions, et, un jour viendra où Canadiens du sud et Canadiens du nord se rejoindront, se donneront la main, et, par une conquête pacifique, prendront la place qui leur appartient, en Ontario comme dans le reste du Canada, je veux dire une place d'honneur.



Section généalogique (1)

La famille "DEGAGNE" (1) de Corbeil, Ontario.

1^e GENERATION: 1669-1714

1.—Le premier Degagné venu au Canada, né en 1669, se nommait JACQUES. Il était sergent de Desmeloises, fils de Robert et de Marguerite Voisin, d'Uvé, évêché de Bayeux en Normandie. Il se marie à Montréal, le 14 mai 1690 à Geneviève Pelletier, fille de François et de Marguerite-Madeleine Morisseau de St-Pierre de Galardon en Beauce. Jacques est mort à Montréal et fut inhumé le 14 septembre 1714.

Huit enfants sont nés de ce mariage:

- a) JACQUES, né le 1 janvier 1691 à Sorel.
 - b) PIERRE-JOSEPH, (2)
 - c) NICOLAS, né le 23 octobre 1699 à Québec.
 - d) MARIE-LOUISE, née (?); 1^e mariage, le 29 avril 1715, à Eustache Gourdel de Québec.
- 2^e mariage, le 27 juillet 1737, à Louis Allaire de Québec.
- e) ANNE-FRANÇOISE, née le 15 mars et morte le 13 avril 1703, à Montréal.
 - f) GENEVIEVE, née le 7 mars 1704, à Montréal (Ste-Anne du bout de l'île); elle se marie le 22 octobre 1724 à Joseph Alary de Montréal.
 - g) CHARLES-FRANÇOIS, né le 17 octobre 1706 à Lachine.
 - h) BENJAMIN, qui se marie le 5 mai 1743 à Claire Gagné, au Cap St-Ignace.

2^e GENERATION: 1729

2.—JOSEPH-PIERRE est né le 4 octobre 1696, à Lachine. Il épouse Madeleine-Marie Royer, à Québec, le 19 octobre 1729.

De ce mariage sont nés:

- a) CECILE-ELIZABETH, née à Québec le 12 janvier 1731. 1^e mariage à Charles Demeules. 2^e mariage, le 6 février 1775 à François Bouchard de l'Île-aux-Coudres.
- b) MARIE-LOUISE, née le 13 septembre 1733 à St-Jean, Île d'Orléans; elle épouse André Bergeron à l'Île-aux-Coudres, le 22 nov. 1753.
- c) MARIE-FRANÇOISE, née à Québec le 13 septembre 1735; elle meurt le 22 mars 1753.

(1) Dans nos documents, nous réservons quelques pages à la publication des généalogies. Nous acceptons volontiers toute étude généalogique sur une ou plusieurs familles du Nouvel-Ontario.

- d) GENEVIEVE, née à Québec le 27 juin 1736; elle épouse Claude Bouchard à la Baie St-Paul le 27 juillet 1766.
- e) JOSEPH, (3)
- f) JEAN, qui épouse Angélique Savard en 1769.

3e GENERATION: 1762

3.—JOSEPH, né le 9 septembre 1739; il épouse Thècle Tremblay à l'Île-aux-Coudres, le 4 octobre 1762.

De ce mariage sont nés:

- a) THERESE, qui épouse Joseph Marier à l'Île-aux-Coudres en 1784.
- b) M.-MADELEINE, mariée à Alexis Dufour, I.C. 1792.
- c) ELIZABETH, mariée à Joseph Leclerc aux Eboulements en 1797.
- d) JOSEPH (fils) (4)
- e) MICHEL, marié à M.-Joseph Leclerc, aux Eboulements en 1797.
- f) GERMAIN, marié à Geneviève Perron à la Baie Saint-Paul en 1804; puis en secondes nocces à Rese Bouchard aux Eboulements en 1846.
- g) ETIENNE, marié à Modeste Leclerc à I. C. en 1804.

4e GENERATION: 1785

4.—JOSEPH (fils), épouse d'abord Marguerite Gagnon à l'Île-aux-Coudres en 1785. Puis, en secondes nocces, il épouse Ursule Simard, aux Eboulements en 1818.

De ce mariage sont nés:

- a) THIMOTHEE (5)
- b) JOSEPH, qui épouse Célarine Côté aux Eboulements en 1828.

Enfin, en troisièmes nocces, Joseph (fils) épouse Ursule Gagnon. De ce troisième mariage sont nés:

- c) OLIVE, mariée à Sébastien Degagné à I. C. en 1830.
- d) FELICITE, mariée à Siméon Boudreault à I. C. 1831.
- e) MARGUERITE, mariée à Albert Lajoie à I. C. en 1836.
- f) MARIE, mariée à Louis Tremblay à I. C. en 1836.

5e GENERATION: 1813

5.—THIMOTHEE épouse Julienne Brisson à l'Île-aux-Coudres en 1813. De ce mariage sont nés:

- a) M.-ANICETTE, mariée à Alexis Desbiens à I. C. en 1846.
- b) M-ISABELLE, mariée à Ephrem Leclerc à I. C en 1859.
- c) MARIE, mariée à François Gagnon, à I. C. en 1862.
- d) J.-OCTAVE, (6)
- e) HIPOLYTE, marié à Béatrice Desbiens à I. C. en 1856.
- f) THIMOTHEE (fils), marié à Marie Lajoie à I. C. en 1856, puis en secondes nocces à Helen White à I. C. en 1864.

6e GENERATION: 1848

- 6.—J.-OCTAVE épouse M.-Maville Tremblay à l'Île-aux-Coudres en 1848. De ce mariage sont nés:
- a) CHRISTINE, mariée à Paul Leclerc à I. C. en 1873.
 - b) J.-ODILON, marié à M.-Oveline Tremblay à I. C. en 1872.
 - c) EPIPHANE, (7)
- Puis J.-Octave épouse en secondes nocces Justine Harvey à I. C. en 1862. De ce mariage sont nés:
- d) LEONTINE, mariée à Eloi Dufour à I. C. en 1889.
 - e) BRIGITTE, mariée à Godfroi Boudreault à I. C. en 1900.

7e GENERATION: 1874

- 7.—EPIPHANE épouse M.-Oveline Tremblay à I. C. en 1874. Puis en secondes nocces, il épouse Geneviève Boudreault à I. C. en 1878. De ce dernier mariage sont nés:
- a) JOSEPH, marié à Rosanna Cantin à Astorville, Ontario.
 - b) ELOI (Elas), (8)
 - c) LOUISA, mariée à William Beaulieu à Astorville, Ont.

8e GENERATION: 1919

- 8.—ELOI (Elas) épouse Fébrénie Gauthier à Powassan, Ontario en 1919. De ce mariage sont nés (à Corbeil, Ontario):
- a) HENRI, né le 22 décembre 1919.
 - b) LUCIENNE, née le 2 mai 1921.
 - c) MOISE, né le 3 juin 1923.
 - d) CLEOPHAS, né le 29 octobre 1924.
 - e) JEROME, né le 12 septembre 1926.
 - f) CAROLINE, née le 9 novembre 1928.
 - g) GENEVIEVE, née le 20 octobre 1931.

NOTES:

Degagné: variations: Desgagné, Desgagniers, Desgagnés.
Beaucoup de nos renseignements furent tirés de l'oeuvre du Frère Eloi-Gérard, mariste: "RECUEIL DE GENEALOGIE...".
Le chiffre entre parenthèses () après un nom, indique celui d'où procède la génération suivante.

**GENEALOGIE DE L'HONORABLE SENATEUR,
LE DR JOSEPH-RAOUL HURTUBISE**

I — 1660

Le premier Hurtubise venu au Canada se nommait Martin. Il était le fils d'André Hurtubise et de Renée Hermange. Martin a épousé à Montréal, le 7 janvier 1660, Etiennette Alton, fille de François Alton et d'Antoinette Barillay de Laflèche, évêché d'Angers.

II — 1688

Son fils Louis a épousé à Montréal, le 3 mai 1688, Jeanne Gateau, fille de Jean Gateau et de Charlotte De Goguenne.

III — 1727

Son fils Jean a épousé à Montréal, le 4 novembre 1727, Marie Anne Tessereau, fille d'Antoine Tessereau et de Marie-Anne Beauvais.

IV — 1752

Son fils Jean-Louis a épousé à Montréal, le 14 février 1752, Marie Angélique Serré, fille de Joseph Serré et de Marie Madeleine Picard.

V — 1792

Son fils Joseph a épousé à St-Michel de Vaudreuil, le 23 février 1792, Marie Ursule Leduc, fille d'Augustin Leduc et d'Elizabeth Lalonde.

IV — 1819

Son fils Joseph a épousé à Ste-Marie-Madeleine de Rigaud, le 28 février 1819, Marie Marguerite Charlebois, fille d'Hyacinthe Charlebois et de Marguerite Léger dit Parisien.

VII — 1874

Son fils Joseph a épousé à St-Eugene, Ontario, comté de Prescott, le 11 mai 1874, Casilde Rapiou dit Lamer, fille d'Isidore Rapiou dit Lamer et d'Edwidge Cousineau.

Ils ont eu 13 enfants:

Clarenda — 20 mars 1875;

Joseph Nelson — 14 avril 1876;

Valentine — 1er juillet 1877;

Dorice — 4 mars 1879;

Aurore — 15 juin 1880;

Joseph-Raoul — 1er juillet 1882;

Roméo — 4 décembre 1883;

Joseph — 29 septembre 1885;

Elzéar — 6 mai 1887;

Charles-Emile — 14 juin 1889;

Henri — 8 avril 1891;

Dora — 14 mars 1893;

Léonie — 19 mai 1895.

L'honorable Sénateur Joseph-Raoul Hurtubise est un des hommes les plus en vue du Nouvel-Ontario. Ancien président du corps médical de Sudbury, chirurgien réputé par le sens aigu de son diagnostic qu'il perfectionna dans ses prises de contact avec les sociétés médicales d'Europe et d'Amérique. Il est un des rares membres du collège chirurgical appelé "Fellow of the American College of Surgeons".

Mêlé aux luttes politiques et scolaires, il défendit les droits des catholiques canadiens-français, joua un rôle de premier plan dans l'Association Canadienne-Française du Nouvel-Ontario. Il fut président de la commission scolaire pendant la triste période du Règlement XVII. Député de Sudbury au fédéral de 1930 à 1945. Le gouvernement lui confia en 1938 une mission diplomatique en Irlande et en Australie.

Son amour pour l'histoire régionale lui fit assumer, le 18 mai 1942, la présidence de la Société Historique du Nouvel-Ontario.

Et en récompense des grands services rendus à son parti et à son comté, il fut nommé Sénateur le 11 juin, 1945.

LA FAMILLE NAPOLEON LEMIEUX DE ST-CHARLES, ONTARIO

I

— 1658 —

Le premier Lemieux venu au Canada se nommait Gabriel. Il a été baptisé en France en 1626. Il était le fils de Louis Lemieux et de Marie Lugan, de St-Michel de Rouen. Il a épousé à Québec le 3 septembre 1658 Marguerite Leboeuf, baptisée en 1640, fille de Guillaume Leboeuf et de Marguerite Milot, de Troye, en Champagne.

Ils ont eu plusieurs enfants, entre autres Gabriel, le suivant:

II

— 1690 —

GABRIEL, baptisé le 16 septembre 1663, a épousé à Laprairie, P.Q., le 5 décembre 1690, Marie-Jeanne Robidou, fille d'André Robidou dit l'Espagnol, et de Marie-Jeanne Leduc.

III

— 1739 —

GABRIEL, leur fils, baptisé en mai 1712, a épousé à Laprairie le 3 février 1739, Madeleine Babeuf, fille d'André Babeuf et d'Aimée Roy.

— 43 —

IV
— 1764 —

JOSEPH, leur fils, baptisé le 15 novembre 1739, a épousé à St-Philippe de Laprairie, le 6 août 1764, Marie-Louise Bourdeaux, fille de Joseph Bourdeaux et de Marguerite Guérin-Lafontaine.

V
— 1790 —

JOSEPH, leur fils, baptisé le 15 avril 1765, a épousé à St-Constant de Laprairie, le 27 septembre 1790, Marie-Anne Dupuis, fille de René Dupuis et de Marie-Josephte Barrette.

VI
— 1816 —

JOSEPH, leur fils, baptisé le 4 janvier 1792, a épousé à St-Constant de Laprairie, le 8 janvier 1816, Isabelle Hébert, fille de Pierre Hébert et de Marguerite Hébert.

VII
— 1845 —

Josué, leur fils, baptisé à Châteauguay le 30 juillet 1821, a épousé à St-Isidore de Laprairie, le 16 octobre 1845, Lucie Demers, fille de René Demers et de Marguerite Faubert.

VIII
— 1874 —

Josph, leur fils, baptisé à Ste-Martine, le 19 mars 1850, a épousé à Embrun le 20 novembre 1874, Ludivine Descosses, fille de Léon Descosses et de Justine Phoenix.

IX
— 1908 —

Napoléon, leur fils, né à Vars, Ont., le 12 mai 1882, a épousé à St-Charles, Ont., le 7 juillet 1908, Marie Des Groseillers, fille de Pierre Des Groseillers et de Flavie Lepage. Il est décédé le 9 avril 1926. Ils ont eu onze enfants, dont huit sont vivants: Alma, née le 19 février 1910, décédée le 3 janvier 1930. Institutrice.

Laurent, né le 27 juin 1912.

Lina, née le 9 avril 1914, a épousé le 27 juin 1934, François Laforge, de St-Charles.

Nés de ce mariage:

Réjane, le 14 septembre 1935.

Colette, le 20 janvier 1937.

Gaétan, le 30 juillet 1939.

Monique, le 14 décembre 1941.

Michèle, le 12 octobre 1943.

Jean-Marc, le 26 novembre 1944.

Rollande, née le 30 décembre 1915; institutrice. Elle épousa Léo Gauthier à St-Charles le 8 juin 1937.

Nés de ce mariage:

Yvon, le 22 mai 1938.

Claire, le 9 avril 1945.

Camille, né le 19 septembre 1917. Bachelier ès-Arts du Collège du Sacré-Coeur de Sudbury.

Elianne, née le 5 avril 1919. Elle épousa, le 6 mai 1940, David Thériault, de Sudbury.

Nés de ce mariage:

Jean-Marie, le 6 février 1941.

Madeleine, le 22 juin 1943.

Benoît, le 2 janvier 1945.

Diane, née le 17 novembre 1920.

Rita, née le 5 avril 1922.

Gérard, né le 14 novembre 1924. Gradué du Cours Moyen d'Agriculture de l'Institut Agricole d'Oka.

Joseph, né le 15 avril 1925 et décédé le même jour.

Casimir, né le 22 octobre 1926, décédé le 6 décembre 1926.

FAMILLE MARCHILDON

Le premier Marchildon venu au Canada se nommait René. Il venait de Saint-Féré, paroisse poitevine de France. Il était le fils de Vincent Marchildon et de Jeanne Lamarque. Nous ignorons la date de son arrivée, mais les registres nous permettent d'affirmer que le 29 février 1740, à l'âge de 36 ans, il épousa Marie-Joseph Baribeau, jeune fille de 18 ans, à Ste-Genevieve de Batiscan. De l'ancêtre René descendent tous les Marchildon du Canada et des Etats-Unis.

René Marchildon et Marie-Joseph Baribeau eurent 10 enfants: Marie-Joseph, René-Damien, Joseph (notre ancêtre), Toussaint, François, Jean-Baptiste, Joseph-Charles, Marie-Thérèse, Alexis, Marie-Anne.

DEUXIEME GENERATION

Joseph Marchildon, baptisé le 5 septembre 1745, à Ste-Genevieve de Batiscan, épousa le 23 février 1767 Madeleine Roy dit Chatellereau. Ils eurent cinq enfants: Joseph, Madeleine, Louis (l'ancêtre), Marie, Marguerite.

TROISIEME GENERATION

Louis Marchildon, baptisé le 27 avril 1778, à Batiscan, épousa

Victoire Rheau dit Alexandre, le 9 août 1802. De ce mariage naquirent 12 enfants: Joseph dit Fanfan, Thomas (député du comté de Champlain au 4^{ième} et 5^{ième} parlements), Clet, Marie-Victoire, Pierre-Léandre, Marie-Zacharie, Flavie, Sévère qui épousa Emilie Tessier, Constant, François, Hector, Louis.

Six d'entre eux s'établirent à Lafontaine, paroisse située près de Penetanguishene, Ontario. Voici leurs noms: Flavie (Mme Abraham Maurice), Marie-Zacharie (Mme François Labissonnière), Hector qui épousa Olive Despins, Louis qui épousa Olive Leduc, Constant (notre ancêtre) qui épousa Geneviève Tessier, Marie-Victoire qui devint Mme Casimir Brunelle (grand'mère de Philippe Brunelle, prêtre, de Sr Marie des Victoires et de Sr Marie de Ste-Clothilde, r.s.c.).

QUATRIEME GENERATION

Constant Marchildon et Geneviève Tessier eurent 14 enfants: Joseph qui épousa Henriette Payment, Xavier mort à 14 ans, Marie-Louise morte à 2 ans, Constant qui épousa Angèle Vallée puis, en secondes noces, Aglaé Trottier, Georges qui épousa Jessé Gervais, Isaïe qui épousa Amanda Lizé, Céline qui épousa Charles Gervais, Eléonore qui épousa Adolphe Martin, Sévère qui épousa Christine Charlebois, puis, en secondes noces, Malvina Guy, Théodore qui épousa Délina Desrochers, puis Lydia Desroches, François qui épousa Lucie Brunelle, Henriette qui épousa Wilbrod Demers, Marie qui épousa Joseph Corriveau, Florentine qui épousa Achille Corriveau.

CINQUIEME GENERATION

Théodore Marchildon épousa Délina Desrochers à Lafontaine. Ils eurent 8 enfants. Albert épousa Florentine Lalonde à Zenon Park, Sask., Alfred épousa Marie Asselin, le 26 avril 1920, à Lafontaine, Gilbert épousa Anna Lalonde à Zenon Park, Sask., Joseph épousa Clarisse Lalonde, Alice épousa Alfred Gignac, Thomas est présentement curé de la paroisse Ste-Croix de Lafontaine, Clément épousa Virginie Hamelin, Edmond épousa Ernestine Belcourt.

SIXIEME GENERATION

Alfred Marchildon et Marie Asselin eurent 6 enfants: Gabriel, né le 6 février 1921, à Lafontaine; Marc, mort à 5 ans; Marie-Marguerite, née le 29 septembre 1923, à Lafontaine; Henri, né le 20 octobre 1926, à Lafontaine; Alice, née le 25 avril 1928, à Lafontaine; Thérèse, née le 9 décembre 1930, à Lafontaine.

SEPTIEME GENERATION

Gabriel Marchildon épousa Rhéa Béland, le 2 avril 1940, à Pembroke. Ils ont trois enfants: Vincent, né le 11 mars 1941, à Lafontaine; Victor, né le 25 mars 1944, à Lafontaine; Suzanne, née le 23 mai 1945, à Midland.

*Membres de la Société Historique
du Nouvel Ontario*

Adam, Mlle Angela, 104, rue Minto, Sudbury, Ont.
Adam, Mme Napoléon, 163, rue Mountain, Sudbury, Ont.
Adam, M. Paul, 293, rue Hazel, Sudbury, Ont.
Aubry, Mme Stanislas, Sturgeon-Falls, Ont.
Barbeau, M. Philias, 146, rue Eyre, Sudbury, Ont.
Beaulieu, M. Joseph, C. P. 196, Ottawa, Ont.
Bélair, Mme Dora, 135, rue Collège, Sudbury, Ont.
Béland, M. le curé Georges, St-Isidore de Val-Senneville, Qué.
Bélanger, Mme Félix, Coniston, Ont.
Belcourt, R. P. Guillaume, S.J., Collège du Sacré-Coeur, Sudbury.
Bergeron, Mlle Aline, 350, rue Elm ouest, Sudbury, Ont.
Bergeron, M. Aldéric, 350, rue Elm ouest, Sudbury, Ont.
Bertrand, M. et Mme Auray, 19, rue Durham, Sudbury.
Bertrand, R. P. Hector, S.J., 325, Chemin Ste-Catherine, Montréal.
Eidal, M. Gérard, Hammer, Ont.
Bidal, M. Irénée, Coniston, Ont.
Blais, M. Emile, 70, rue Lévis, Sudbury, Ont.
Blais, M. l'abbé François, Verner, Ont.
Bouchard, R. P. Louis-Joseph, O.F.M., 72, rue Empire, Welland, O.
Bouchart d'Orval, M. Paul, C. P. 669, Place d'Armes, Montréal.
Boulanger, Mlle Germaine, 72, rue Louis, Sudbury, Ont.
Bourassa, M. l'abbé Lionel, Lavigne, Ont.
Boyer, M. et Mme Antonio, 50, rue Lévis, Sudbury, Ont.
Boyer, M. et Mme Gaston, 83, Wembley Drive, Sudbury, nOt.
Bradley, M. le curé Walter, River-Valley, Ont.
Brillant, M. Philippe, 237, rue Jogues, Sudbury, Ont.
Brien, M. et Mme A.-L., 271, rue Cedar, Sudbury, Ont.
brunet, M. Henri, 10, rue Belmont, Cornwall, Ont.
Cadieux, R. P. Lorenzo, S.J., Collège du Sacré-Coeur, Sudbury.
Campeau, R. P. Lucien, S.J., 1855, rue Rachel Est, Montréal.
Campeau, M. l'abbé Ovila, Presbytère, Sturgeon-Falls, Ont.
Cantero, M. le Dr Antonio, 1396, rue Ste-Catherine Ouest, Montréal.
Carrière, M. Laurier, 445, ouest, 2e rue, Cornwall, Ont.
Casaubon, M. Théophile, Verner, Ont.
Castonguay, M. Gérard, 194 rue MacKenzie, Sudbury, Ont.
Chapleau, M. le curé J.-A., rue Wyld, North-Bay, Ont.
Charbonneau, Mme Angéline, 148, rue Adie, Sudbury, Ont.
Charbonneau, Mlle Lauria, 246 Ave d'Youville, Sudbury, Ont.
Charbonneau, M. Louis, 1, rue Beckwith, Ottawa, Ont.
Charbonneau, M. Réal, 246, Avenue d'Youville, Sudbury, Ont.

Charette, M. Henri, Hôpital St-Luc, 1058, rue St-Denis, Montréal.
 Charette, M. Laurent, 289, rue Larch, Sudbury, Ont.
 Charette, Mlle Yvonne, 289, rue Larch, Sudbury, Ont.
 Charpentier, M. le curé Siméon, Hammer, Ont.
 Chiasson, M. Emilien, 264, rue Murray, Sudbury, Ont.
 Cholette, M. le curé L.-J., Lavigne, Ont.
 Cholette, M. Marius, 149, rue Wyld, North-Bay, Ont.
 Coghlan, M. le curé J.-H., Garson, Ont.
 Collin, M. et Mme Michel, 11, rue Lévis, Sudbury, Ont.
 Comte, R. P. Ernest, S.J., Paroisse Ste-Anne, Sudbury, Ont.
 Corbeil, M. Arthur, 211, rue Riverside, Sudbury, Ont.
 Costello, Mlle Doris, 7, rue Eyre, Sudbury, Ont.
 Côté, Mlle Claude, 50, rue Cedar, Sudbury, Ont.
 Côté, Mlle Germaine, 50, rue Cedar, Sudbury, Ont.
 Côté, M. le curé Lorenzo, Alban, Ont.
 Côté, Mgr Stéphane, P.D., Sturgeon-Falls, Ont.
 Courteau, R. P. Guy, S.J., Villa la Broquerie, Boucherville, Qué.
 Cousineau, Mme Joseph-Emile, Sturgeon-Falls, Ont.
 Daigle, M. le curé Conrad, Cache-Bay, Ont.
 Daoust, M. l'abbé Lucien, Noëlville, Ont.
 D'Aragon, R. P. Jean-L., S.J., Sudbury, Ont.
 Dégagné, M. Henri, 2045, rue Sherbrooke ouest, Montréal.
 Deguire, R. P. Alphonse, S.J., Paroisse Ste-Anne, Sudbury, Ont.
 Desmarais, M. le Dr Gilles, 284, rue Cedar, Sudbury, Ont.
 Desmarais, Me Jean, 46, rue Drinkwater, Sudbury, Ont.
 Desrosiers, M. le Dr R.-L., 67, rue Elm, est, Sudbury, Ont.
 Dion, Mlle Emilienne, 50, rue Cedar, Sudbury, Ont.
 Dubé, M. Maurice, 1, rue Durham n., Sudbury, Ont.
 Dubeau, Mlle M.-J., Warren, Ont.
 Ducharme, M. J.-B., 73, rue Beech, Sudbury, Ont.
 Dupas, R. P. Amédée, S.J., Collège du Sacré-Coeur, Sudbury, Ont.
 Fortier, M. l'abbé Benoît, 251, rue Wylde, North-Bay, Ont.
 Fortin, Mlle Juliette, 9 Windsor Crescent, London, Ont.
 Foucault, Mlle Thérèse, 72, rue Louis, Sudbury, Ont.
 Fournier, M. Alexandre-D., 249, rue Cedar, Sudbury, Ont.
 Fournier, Mlle Alice, 74, rue Beech, Sudbury, Ont.
 Fournier, Me Herman J., 74, rue Beech, Sudbury, Ont.
 Frawley, Dr J. M., M.D., 2014, Tulare St., Fresno, Calif.
 Frawley, M. J. J., K.C., 9934, 113ème rue, Edmonton, Alberta.
 Frère, Mme Rita, Hôpital St-Joseph, Sudbury, Ont.
 Gagné, M. William J., 241, rue Jane, North-Bay, Ont.
 Gagné, M. Jean, 194, rue Mackenzie, Sudbury, Ont.
 Gagnon, Mlle Gemma, 121, rue Baker, Sudbury, Ont.
 Gagnon, M. Hildebert, 121, rue Baker, Sudbury, Ont.
 Gamache, R. P. Joseph, S.J., Sudbury, Ont.
 Gascon, M. le curé Roméo, Chapleau, Ont.

Gauthier, R. P. Henri, S.J., Collège du Sacré-Coeur, Sudbury, Ont.
 Gauthier, M. Léoda, 57, rue Lévis, Sudbury, Ont.
 Gauthier, Mme Léoda, 57, rue Lévis, Sudbury, Ont.
 Gingras, M. et Mme Jules, 101, rue Notre-Dame, Sudbury, Ont.
 Giroux, Mlle Cécile, Coniston, Ont.
 Giroux, M. Henri, Warren, Ont.
 Godin, Me Osias, 18, rue Durham N., Sudbury, Ont.
 Grandbois, M. Jean-Marie, 68, rue Ignatius, Sudbury, Ont.
 Gravelle, M. Maurice, Appt. Jubilé, rue Beech, Sudbury, Ont.
 Groulx, M. Roland, 113, rue Xavier, Sudbury, Ont.
 Hurlubise, Hon. Sénateur J.-Raoul, M.D., Sudbury, Ont.
 Joly, M. André, 33, rue Marion, Sudbury, Ont.
 Joyal, M. le Dr J.-E. Ildor, 150, Wylde, North-Bay, Ont.
 Kingsley, M. Simon, 252, rue Queen, Sudbury, Ont.
 Laberge, M. J.-A., 3980 Chemin Côte-des-Neiges, Montréal, Qué.
 Labrosse, M. Armand, 174, rue Kathleen, Sudbury, Ont.
 Labrosse, Mme Eva, 97, rue Notre-Dame, Sudbury, Ont.
 Laplante, M. et Mme Paul-Emile, 133, rue Notre-Dame, Sudbury.
 Lacourcière, Lieutenant Maurice, 10, rue Elm est, Sudbury, Ont.
 Lacourcière, M. et Mme J.-E., 10, rue Elm est, Sudbury, Ont.
 Laferrière, Mlle Jeannine, 20, rue Wembley, Sudbury, Ont.
 Laflamme, M. le Dr Paul-Emile, 19, rue Durham, Sudbury, Ont.
 Laforest, M. Willie, 210, rue Cedar, Sudbury, Ont.
 Lafrance, M. Adélar, 8, rue Durham, Sudbury, Ont.
 Lafrance, Mlle Simone, 212, rue Lansdowne, Sudbury, Ont.
 Lalande, Me Léon, 410, rue St-Nicolas, Montral, Qué.
 Landreville, Me Léo, 22, rue Elm, Sudbury, Ont.
 Landriault, M. Paul-Emile, 101, rue Notre-Dame, Sudbury, Ont.
 Langlois, Mme Hector, 66, rue Ignatius, Sudbury, Ont.
 Langlois, Mlle Lucille, 66, rue Ignatius, Sudbury, Ont.
 Lanthier, M. Raoul, 129, rue Xavier, Sudbury, Ont.
 Lapalme, M. et Mme J.-A., 50, rue Elgin, Sudbury, Ont.
 Lapalme, M. Joseph, 547, rue Notre-Dame, Sudbury, Ont.
 Larcher, Mme Louise, Warren, Ont.
 Lavallée, M. Lionel, 265, rue Oak, Sudbury, Ont.
 Lebel, Dr Georges, R.C.A.M.C., Fredericton, N.B.
 Lebel, M. Jean-Paul, 142, rue Eyre, Sudbury, Ont.
 Lébel, M. et Mme Pierre, 142, rue Eyre, Sudbury, Ont.
 Leblanc, M. J.-P., 37, Second Ave E., North-Bay, Ont.
 Leclair, R. P. Laurier, S.J., Collège du Sacré-Coeur, Sudbury, Ont.
 Leduc, Mlles Alice et Léonie, 74, rue Beech, Sudbury, Ont.
 Leduc, M. et Mme Olivier, 74, rue Beech, Sudbury, Ont.
 Legault, R. P. Rosaire, S.J., Ste-Catherine de Laprairie, Qué.
 Legris, Mme Samuel, 57, rue Notre-Dame, Sudbury, Ont.
 Lemieux, Mlle Constance, 420, rue Connaught, Sault-Ste-Marie.

Léonard, Me Jean-Paul, 320, rue St-Georges, St-Jérôme, Qué.
 Leroux, M Roméo, 349, rue Médora, Sudbury, Ont.
 Lévesque, M. et Mme Edmond, 148, rue Adie, Sudbury, Ont.
 Lévesque, M. le Dr Georges, Sturgeon-Falls, Ont.
 Lévesque, M. et Mme Philippe, Sturgeon-Falls, Ont.
 Mageau, M. Zotique, Sturgeon-Falls, Ont.
 Malo, M. le Dr R. F., 144, rue Irving, Ottawa, Ont.
 Marchildon, Mlle Marguerite, R. R. No 3, Penetang, Ont.
 Marchildon, M. le curé Thomas, Lafontaine, Ont.
 Marcotte, M. Ernest, 50, rue Elgin, Sudbury, Ont.
 Marion, M. Séraphin, M.S.R.C., Archives Nationales, Ottawa.
 Maurice, M. Eric, La Frontière, Rouyn, Qué.
 Ménard, M. le Dr Victor, Verner, Ont.
 Michaud, M. Achille, Sturgeon-Falls, Ont.
 Michaud, M. Albert, Sturgeon-Falls, Ont.
 Michaud, M. Antonio, 28, rue Durham, Sudbury, Ont.
 Michaud, M. Henri, 12, rue John, Minnow Lake, Ont.
 Michaud, M. l'abbé Raymond-Jacques, Chelmsford, Ont.
 Mignault, R. P. Thomas, S.J., Paroisse Ste-Anne, Sudbury, Ont.
 Millette, M. Rémi, 201, rue Pine, Sudbury, Ont.
 Minette, M. l'abbé Charles, Haileybury, Ont.
 Miron, Mlle Jeannette, 244, rue Peter, Sudbury, Ont.
 Mongeau, R. P. Eugène, S.J., Collège du Sacré-Coeur, Sudbury.
 Morel, Mme J., 205, rue Montcalm, Sudbury, Ont.
 Morisset, M. Fernand, 187, rue d'Youville, Sudbury, Ont.
 Morissette, M. Julien, La Frontière, Rouyn, Qué.
 Nadeau, R. P. Bernard, S.J., Sudbury, Ont.
 Nadeau, R. P. Wilfrid, S.J., Collège du Sacré-Coeur, Sudbury, Ont.
 Noël de Tilly, M. Oscar, Maison Laberge, 124, rue Louis, Sudbury.
 Paiement, M. Albert, Collège du Sacré-Coeur, Sudbury, Ont.
 Paiement, M. et Mme Horace, Sturgeon-Falls, Ont.
 Paiement, Mlle Jacqueline, Sturgeon-Falls, Ont.
 Pancaro, M. le Dr L., 47, rue Elgin, Sudbury, Ont.
 Paquette, M. Paul, 15, rue Young, appt. 6, Sudbury, Ont.
 Parent, M. le curé Germain, 322, rue Cathcart, Sault-Ste-Marie.
 Parent, M. Lucien, 3774, Queen Mary oRad, Montréal, Qué.
 Patenaude, Mlle Jeanne, 106, rue Collège, Sudbury, Ont.
 Patenaude, M. Nicol, Hôpital St-Luc, Montréal, Qué.
 Paulet, Mme Lionel, 84, rue Larch, appt. 9, Sudbury, Ont.
 Pelland, M. René, Maison Laberge, 124, rue Louis, Sudbury, Ont.
 Pellerin, M. l'abbé Georges, La Sarre, comté Abitibi, Qué.
 Perron, M. Clovis, pre-curé, Rollet, comté Rouyn-Noranda, Qué.
 Philion, M. et Mme Albert, 223B rue MacKenzie, Sudbury, Ont.
 Piché, M. P.-E., 220, rue Collège, Sudbury, Ont.
 Pilon, Mme Aimé, Verner, Ont.
 Pilon, M. Léonard, 490, rue Tedman, Sudbury, Ont.

Pilon, M. le curé Victor-E., Pembroke, Ont.
Plouffe, M. le curé Hector, Warren, Ont.
Plouffe, M. le Juge, J. A. S., North-Bay, Ont.
Plouffe, Mlle Madeleine, 90, rue Copeland, North-Bay, Ont.
Pouliot, R. P. Louis-Joseph, S.J., Sudbury, Ont.
Prieur, M. le curé J.-A., Field, Ont.
Proulx, M. le juge Edmond, Hôtel Nickel Range, Sudbury, Ont.
Proulx, Mlle Gilberte, 297, rue Elm ouest, Sudbury, Ont.
Quesnel, M. et Mme Arthur, 232, rue Montcalm, Sudbury, Ont.
Racette, M. le curé Oscar, Verner, Ont.
Raymond, Mlle Laurette, Warren, Ont.
Regimbal, M. Henri, 234, rue King, Sudbury, Ont.
Régimbal, M. Roger, 31, Second Ave., North-Bay, Ont.
Ricard, M. Baxter, 6, rue Lisgar, Sudbury, Ont.
Ricard, Mme Baxter, Hôtel Nickel Range, Sudbury, Ont.
Ricard, M. Félix, 6, rue Lisgar, Sudbury, Ont.
Rivet, M. et Mme Léo, 46, rue Montcalm, appt. 4, Sudbury, Ont.
Roy, Mlle Laurence, 155, rue Elm ouest, Sudbury, Ont.
Roy, M. Laurent, 155, rue Elm ouest, Sudbury, Ont.
Samson, M. Gérald, 158, rue Baker, Sudbury, Ont.
Samson, M. Joseph, 177, rue Eyre, Sudbury, Ont.
Schnupp, Mlle Georgette, 375, rue Marion, Sudbury, Ont.
Schnupp, Mlle Gisèle, 375, rue Marion, Sudbury, Ont.
Serré, Mlle Thérèse, Sturgeon-Falls, Ont.
St-Pierre, M. Bruno, 232, rue Montcalm, Sudbury, Ont.
Savard, Mlle Jacqueline, 200, rue Rideau, Ottawa, Ont.
Tanguay, M. le Dr Rodolphe, M.D., 19, rue Durham, Sudbury.
Tanguay, Mlles Thérèse et Agnès, St-Pascal, comté Kamouraska.
Terrien, M. le Dr Jean, Mattawa, Ont.
Tittley, M. Georges, Banque Canadienne Nationale, Sudbury, Ont.
Tourigny, M. l'abbé J.-Joffre, Sturgeon-Falls, Ont.
Trudell, M. et Mme Georges, 20, rue Young, Sudbury, Ont.
Trudel, Mlle Yolande, 20, rue Young, Sudbury, Ont.
Vaillancourt, M. Auguste, pre-curé, St-Charles, Ont.

Membres défunts:

Lachapelle, Mlle Claire, Toronto.
Lajeunesse, M. Adélar, Sudbury.
Régimbal, M. Léo, North-Bay.

TABLE DES MATIERES

Présentation	5
Mission Saint-Ignace II	7
Welland	27
Section généalogique	39
— Dégagné	39
— Hurtubise	42
— Lemieux	43
— Marchildon	45
Membres de la Société Historique	47

RR. PP. L. Cadieux, S.J., L. Campeau, S.J.
M. Sherwood Fox
R. P. G. Courteau, S.J.
R. P. L.-J. Bouchard, O.F.M.

**DOCUMENTS DE LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE
DU NOUVEL-ONTARIO**

- No 1: La Société Historique du Nouvel-Ontario.
No 2: Aperçu sur les origines de Sudbury.
No 3: Faune et mines régionales.
No 4: Chelmsford, Coniston, Chapleau.
No 5: Familles pionnières.
No 6: Fondateurs du diocèse du Sault-Ste-Marie.
No 7: Flore régionale et industrie forestière.
No 8: Verner et Lafontaine.
No 9: Couvent, F.F.C.-F., Orphelinat à Sudbury.
No 10: Saint-Ignace II et Welland.
No 11: Vieux remèdes au tribunal de l'histoire.
(Sous presse)

